LES SILLONS DE VERRE

Les Silences du Val — Tome 2



ÉDITIONS DOUCES

A. MORIN

L'HÉRITAGE DU TOME 1

LE DRAME FONDATEUR

Il y a plusieurs années, la mort de Lise Morlaix a fracturé Montreval. Le procès est passé, les peines ont été purgées, mais le silence est resté.

CEUX QUI RESTENT (La situation actuelle)

- Jean Morlaix (L'Horloger) : Le père de la victime. Il vit toujours rue des Orfèvres, dans son atelier. Il a choisi de ne pas céder à la haine. Il répare des mécanismes anciens pour donner un sens au temps qui continue sans sa fille. Il a fini par accepter qu'Antoine respire le même air que lui.
- Antoine Sorel (L'Homme à tout faire) : L'ancien condamné. Il est revenu à Montreval après sa peine, là où personne ne l'attendait. Il a trouvé un poste d'agent d'entretien au Lycée. Il rase les murs, parle peu, et répare ce qui est cassé pour payer une dette invisible.

LE LIEN

À la fin du premier récit, une paix fragile s'est installée entre ces deux hommes. Ils ne sont pas amis, mais ils sont les gardiens d'une mémoire commune. Ils tiennent debout, chacun de leur côté du vide.

Dépôt légal : — mars 2026 —
ISBN : *979-10-979037-6-3*
Impression : Impression à la demande par Amazon

Auteur : A. Morin
Éditeur : Éditions Douces
SIREN: 819 039 223
Adresse : 35 680 Louvigné-de-Bais, France
Contact : Morin@EditionsDouces.fr

© A. Morin, 2026 — Tous droits réservés.
Ce document est une œuvre originale protégée par le droit d'auteur.

Toute reproduction, diffusion ou utilisation, partielle ou totale, sans autorisation expresse de l'auteur est interdit

Cher lecteur,

Montreval retient tout. La pluie, le brouillard, et les silences qu'on n'ose pas briser. C'est un endroit où l'horizon est bouché, obligeant les habitants à se regarder les uns les autres jusqu'à l'insupportable.

J'ai eu du mal à rester entre ces murs. Il m'a fallu du temps pour écrire ces pages, parce qu'elles ne sont pas faites que d'encre. Elles sont empreintes de choses qui existent pour de vrai, juste de l'autre côté de nos vitres : la manipulation douce, l'isolement, et cette violence qui ne laisse pas de bleus mais qui casse tout à l'intérieur.

J'ai dû m'arrêter souvent. J'ai pleuré, parfois, en voyant mes personnages s'enfoncer, impuissant à les retenir parce que leur logique était implacable. Ce livre est une histoire de distorsion, mais la douleur, elle, est réelle.

Bienvenue à Montreval. Il y fait froid, mais c'est un froid qui oblige à chercher la chaleur là où elle reste.

SOMMAIRE

PROLOGUE....9
Acte 1 — La Surface — Chapitre 1 15
Chapitre 2 21
Chapitre 3 27
Chapitre 4 33
Chapitre 5 37
Chapitre 6 43
Chapitre 7 49
Chapitre 8 53
Chapitre 9 57
Chapitre 10 65
Chapitre 11 69
Chapitre 12 75
Chapitre 13 81
Chapitre 14 89
Chapitre 15 95
Chapitre 16 101
ACTE 2 — Le Verre Trempé — Chapitre 17.... 109
Chapitre 18 113
Chapitre 19 117
Chapitre 20 121
Chapitre 21 127
Chapitre 22 133
Chapitre 23 137
Chapitre 24 143
Chapitre 25 149
Chapitre 26 157
ACTE 3 — L'Impact — Chapitre 27 163
Chapitre 28 169
Chapitre 29 175

Chapitre 30 181
Chapitre 31 185
Chapitre 32 191
Chapitre 33 197
ACTE 4 — Les Tessons — Chapitre 34 201
Chapitre 35 209
Chapitre 36 213
Chapitre 37 219
Chapitre 38 223
ACTE 5 — La Résonnance — Chapitre 39 229
Chapitre 40 233
Chapitre 41 237
Chapitre 42 243
Chapitre 43 247
Chapitre 44 253
Chapitre 45 257
ACTE 6 — La Serre — Chapitre 46 261
Chapitre 47 269
Chapitre 48 275
Chapitre 49 281
Chapitre 50 289
Chapitre 51 295
Chapitre 52 301
Chapitre 53 307
Chapitre 54 313
ÉPILOGUE L'Or des Cicatrices 319
Remerciements 327

PROLOGUE

Montreval ne se pose pas ; il se cramponne. C'est un village d'équilibriste, une coulée de toits en ardoise sombre qui semble avoir glissé le long de la pente avant de s'arrêter net, les griffes plantées dans la roche, juste au bord du vide. Ici, la verticalité n'est pas une architecture, c'est une menace.

En ce lundi matin de novembre, le ciel pesait sur les versants avec une lourdeur d'océan. La lumière peinait à traverser la couche nuageuse, arrivant au sol filtrée, tamisée, comme si le monde entier avait été plongé sous dix mètres d'eau froide. Les façades des maisons suaient l'humidité et les pavés luisaient d'un éclat gras, glissant. Les gouttières, saturées par le déluge qui s'abattait depuis l'aube, ne parvenaient plus à drainer l'eau ; elles dégorgeaient en cascades bruyantes, transformant les caniveaux en torrents de boue.

Le vent ne soufflait pas, il tranchait. Il hurlait en rafales tempétueuses, propulsant des rideaux de pluie à l'horizontale qui mitraillaient les volets clos. Il s'engouffrait dans les ruelles étroites comme une lame invisible, sifflant contre la pierre, faisant vibrer les fenêtres avec une régularité de métronome fou.

Tout en haut, dominant ce chaos minéral, le Lycée de Montreval trônait comme une anomalie. Une structure moderne de béton et, surtout, de verre. D'immenses baies vitrées qui absorbaient le paysage morne pour ne renvoyer qu'un reflet sombre et déformé. L'édifice n'avait pas l'air d'un lieu d'enseignement, mais d'une serre hermétique où l'air ne circulait pas.

Marianne Dubois aimait cet endroit. Ou plutôt, elle aimait l'idée qu'elle s'en faisait.

De l'autre côté de la grande paroi du Centre de Documentation et d'Information (CDI), le monde extérieur n'était qu'un spectacle muet. C'était là son bocal. À quarante et un ans, Marianne avait appris que la vie réelle manquait cruellement de structure narrative. Ici, dans ce silence feutré, sous la lumière artificielle des néons qui donnait à sa peau une pâleur de cire, elle se sentait protégée. Immergée.

Elle retira ses lunettes. C'était un tic, presque une superstition. Elle sortit le petit carré de microfibre de sa poche et commença à frotter les verres. Elle frottait avec une énergie nerveuse, circulaire. Elle voulait ôter cette buée tenace qui semblait toujours s'interposer entre elle et la réalité. Elle cherchait une transparence absolue, ignorant que le verre n'est jamais vraiment invisible ; il a toujours une épaisseur, une densité trouble qui tord les images.

Elle remit sa monture en place. Le CDI redevint net. Il était 8h15. La sonnerie n'avait pas encore retenti. L'espace

était vaste, aseptisé. Les tables en stratifié clair s'alignaient, impeccables. Le silence était dense, une eau stagnante que Marianne ne voulait surtout pas agiter.

Elle se sentait bien, bercée par cette torpeur. En bas, dans le village, les gens s'agitaient, luttaient contre le froid. Elle, elle flottait. Elle se savait "trop sensible" pour la rugosité du dehors. Elle attendait. Elle guettait une ondulation dans le calme plat de son existence, quelque chose qui viendrait enfin briser la surface lisse de l'ennui.

Elle commença sa ronde matinale, ses pas étouffés par le sol plastifié, glissant entre les rayonnages comme une ombre dans les grands fonds.

C'est sur la table du fond, celle dissimulée par le rayon "Sciences Humaines", qu'elle le vit. Un livre était posé là, légèrement de biais. Il n'était pas rangé. Ce n'était rien d'imposant, mais cela brisait la symétrie. Marianne s'approcha pour le remettre en place. En le soulevant, une feuille s'en échappa et glissa sur la table.

C'était une page à carreaux, arrachée grossièrement d'un cahier. Le bord gauche était dentelé, une morsure irrégulière qui jurait dans cet univers où tout était rectiligne. Marianne la saisit. Une sensation étrange l'envahit, un mélange de malaise et d'attraction, comme face à un abîme. La feuille était pliée en deux. Dessus, rien. Elle aurait dû la jeter. C'était la procédure. L'ordre avant tout, aucune scorie, aucun objet flottant.

Mais Marianne ne la jeta pas. Elle l'ouvrit.

L'écriture était fine, serrée, incisive. Le stylo avait appuyé fort, creusant le papier, laissant des sillons profonds, presque des cicatrices. Elle lut :

« On ne voit pas la vitre, on sent seulement le froid quand on s'y colle. Je suis né du mauvais côté de la transparence. Ici, l'air est raréfié, il a ce goût de poussière et de craie qui assèche la gorge. Je regarde les autres, dehors, ceux qui respirent sans y penser, ceux qui marchent sans craindre de se cogner à l'invisible. Moi, je suis l'insecte idiot, celui qui bourdonne contre la surface lisse jusqu'à l'épuisement, fasciné par une lumière qu'il ne pourra jamais toucher. Mes ailes sont froissées, non pas par le vent, mais par l'étroitesse de la cage.

Le Gardien veille. Il n'a pas besoin de barreaux, il a sa colle. C'est une substance silencieuse, faite de regards qui vous fixent jusqu'à la paralysie, de mots tranchants comme des scalpels qui disséquent vos fautes avant même que vous ne les commettiez. Il ne veut pas me tuer, c'est trop rapide. Il veut me voir me débattre au ralenti, conservé dans le formol de son autorité, exposé comme un trophée de ce qu'il a brisé.

Alors il ne reste que la chute. C'est la seule liberté de l'objet cassé. Je rêve du bruit que fera le verre en explosant. Ce sera un son magnifique, un cri minéral, une symphonie de tessons qui prouvera enfin que la cloison existait. Si je saute, est-ce que le Gardien aura peur ? Est-ce que les éclats lui couperont les mains ? Ou bien balayera-t-il juste les débris du bout de sa chaussure cirée, comme on écarte un insecte mort qui tache le parquet ? Bientôt, je sauterai. Juste pour voir si, en tombant, je pèse enfin quelque chose. »

Marianne relut les mots, le souffle coupé. L'atmosphère du CDI sembla se figer. La pression de l'air changea, se faisant plus lourde sur ses tympans, comme si elle descendait en profondeur.

Un frisson remonta le long de ses bras. Ce n'était pas de la peur. C'était une reconnaissance foudroyante. *« La colle du Gardien »*… Elle voyait la substance visqueuse, le piège. Elle voyait cet homme rigide qui voulait figer la vie. Et cet *« insecte »*… L'image résonnait en elle avec une violence inouïe. Elle aussi se cognait, jour après jour, contre l'indifférence des parois. Elle aussi se sentait incomprise, trop vaste pour ce bocal.

Elle leva les yeux vers la salle vide, scrutant les reflets sombres des baies vitrées. Qui ? Quel élève avait cette voix ? Quelle âme sœur, perdue dans la brume de l'adolescence, possédait une telle lucidité tragique ?

Son regard tomba sur le téléphone fixe. Le devoir. Appeler la Vie Scolaire. Signaler un risque suicidaire. Le protocole. Elle imagina la suite : ils enverraient des adultes aux semelles lourdes, des bureaucrates qui piétineraient tout avec leurs formulaires. Ils allaient traiter ça comme une « crise », une pathologie à soigner à coup de convocations et d'infirmerie. Ils allaient prendre ce texte sublime et le salir. Ils allaient effrayer l'oiseau rare, le briser pour de bon.

Non. Elle ne pouvait pas laisser faire ça. C'était impensable. Elle seule avait la finesse pour comprendre.

Elle seule voyait la poésie derrière la menace. Ce n'était pas un rapport d'incident qu'elle tenait entre ses mains, c'était le début d'une œuvre. Le destin lui tendait enfin un miroir, une chance de prouver qu'elle servait à quelque chose. Elle devait le protéger. Elle devait être celle qui ouvre la fenêtre.

Marianne retourna à son bureau, le cœur battant, l'estomac noué par une excitation qui ressemblait à de l'ivresse. Elle prit son stylo plume. L'encre était sombre, abyssale.

Elle revint vers la table du fond. La lumière glauque du dehors frappait la feuille blanche, lui donnant l'aspect d'un éclat d'os. En dessous des mots de l'inconnu, elle écrivit d'une main qui tremblait à peine, scellant le pacte :

« La vitre peut s'ouvrir. Je suis là. »

Elle ne laissa pas la feuille en évidence sur le formica. D'un geste prémédité, elle la glissa à nouveau entre les pages du livre, refermant le piège de papier. En caressant la couverture, elle eut une certitude absolue : cet ouvrage n'était pas froid. Il gardait une trace de chaleur infime. Il venait d'être posé là, une offrande encore tiède, abandonnée il y a quelques minutes à peine. L'insecte n'était pas loin.

Dehors, la pluie commença à tomber, une pluie fine et glacée qui vint rayer le verre, brouillant encore un peu plus la vision du monde réel. Marianne sourit à son propre reflet fantomatique. L'histoire avait commencé.

Acte I — La Surface — Chapitre I

Le lendemain, l'alerte, orange avait été levée, mais la pluie n'avait pas cessé. Elle avait simplement changé de consistance, passant de l'averse battante à une bruine vicieuse, presque invisible, qui vernissait le monde d'une couche de gelée grise. Au CDI, l'air avait cette densité particulière des lieux clos où le silence s'entasse depuis des années.

J'étais assise à mon bureau, trônant au centre de mon aquarium. Je portais un chemisier en soie crème, un choix risqué pour une journée si maussade, mais j'estimais que la beauté était un devoir, surtout ici, dans ce temple de la médiocrité adolescente.

Je n'avais pas encore osé retourner vers le rayon « Sciences Humaines ». Pas encore. Il fallait laisser le temps au piège de fonctionner. Si l'insecte était venu récupérer ma réponse, la place serait vide. S'il ne l'avait pas fait… Non, il l'avait fait. Je le sentais. Une vibration électrique me parcourait l'échine depuis mon réveil, cette certitude délicieuse que le destin venait enfin de frapper à ma porte.

La lourde porte à battants du CDI s'est ouverte violemment, brisant ma rêverie. J'ai sursauté, prête à

foudroyer l'élève indélicat qui osait troubler la quiétude des lieux. Mais ce n'était pas un élève.

Un homme est entré, pliant légèrement l'échine sous le poids d'un carton de livres neufs. Il est entré d'un pas lourd, ses bottes de chantier couinant sur le sol thermoplastique. L'eau ruisselait sur sa parka sombre, laissant une traînée de gouttes sales derrière lui. C'était Antoine Sorel. L'agent de maintenance.

J'ai retenu un soupir, mais j'ai ajusté aussitôt mes lunettes. Je l'ai observé approcher. Il avait cette beauté brute, un peu vulgaire, des hommes qui ne savent pas quoi faire de leurs mains quand elles ne portent pas de charges. Il a traversé la salle sans un regard pour les rayonnages, le visage fermé, la mâchoire serrée. Il a posé le carton sur le bureau de prêt avec un bruit sourd qui a fait trembler mon pot à crayons.

— Livraison, a-t-il grogné. Il me faut une signature.

Il était en nage. Une goutte de sueur a glissé le long de sa tempe pour se perdre dans le col de son pull. Il respirait fort, la poitrine se soulevant à un rythme saccadé. Moi, je n'ai pas vu la fatigue. Je n'ai pas vu les trois étages montés sans ascenseur ni l'agacement d'un homme qui a trop de travail et pas assez de temps. À travers le filtre de mes verres correcteurs, j'ai vu une intensité. Une urgence.

— Vous êtes trempé, Antoine, dis-je d'une voix que je voulus douce, maternelle mais teintée d'une élégante

distance. Vous devriez faire attention. On attrape la mort, dans ces couloirs.

Antoine s'est essuyé le front du revers de la manche, un geste maladroit qui m'a fait sourire intérieurement. *Le bon sauvage*, pensai-je. Si brut. Si désarmé face à la culture.

— C'est juste de la pluie, madame Dubois. Le bon de livraison ?

Il m'a tendu le papier froissé. J'ai pris mon temps. J'ai décapuchonné mon stylo-plume, l'encre noire brillant sur la plume dorée. Je sentais le regard d'Antoine posé sur moi. J'imaginais ce qu'il devait penser : cette femme calme, lettrée, qui régnait sur ce royaume de papier alors que lui n'était qu'un porteur d'eau. Je devinais chez lui une admiration muette, peut-être même un trouble. Pourquoi respirerait-il si fort, sinon ?

— Vous avez l'air… tourmenté, murmurai-je en signant d'une arabesque parfaite.

Antoine s'est figé. Il m'a regardée, les sourcils froncés, comme si je venais de lui parler dans une langue morte. Puis, ce tic, celui que j'avais déjà remarqué. Il s'est mordu la lèvre supérieure. Il l'a mordue fort, jusqu'à blanchir la peau. Pour moi, c'était un aveu. La marque d'une passion contenue, d'un mot qu'il n'osait pas dire.

— J'ai mal au dos, a-t-il lâché sèchement en reprenant le papier.

Il a tourné les talons sans attendre de réponse, fuyant cette atmosphère ouatée qui semblait l'étouffer. Je l'ai regardé s'éloigner, satisfaite. J'aimais cet effet que je produisais sur les gens simples. Je les intimidais. J'étais leur miroir, et ils ne supportaient pas leur propre reflet face à tant de sophistication.

La porte s'est refermée, et le silence est retombé, plus épais encore. J'ai attendu quelques secondes, savourant le calme retrouvé. Puis, le cœur battant à nouveau la chamade, je me suis levée. J'ai lissé ma jupe, vérifié que personne n'était entré derrière Antoine, et je me suis engagée dans les allées.

J'ai dépassé le rayon Fiction, ignoré les Dictionnaires, et glissé vers le fond, vers les Sciences Humaines. Là-bas, la lumière du néon grésillait légèrement. Le livre était là. *Psychologie des foules*. Un ouvrage austère que personne n'avait emprunté depuis 1998. Je me suis approchée.

J'ai retenu mon souffle. Le livre semblait avoir bougé. De quelques millimètres à peine. Un décalage infime que seule une archiviste pouvait repérer. D'une main qui tremblait, j'ai saisi l'ouvrage. Je l'ai ouvert. La page que j'avais laissée la veille, avec mes mots d'encouragement avait disparu. À la place, une nouvelle feuille à carreaux, pliée en quatre, avait été glissée contre la reliure.

J'ai senti une bouffée de chaleur me monter aux joues. Ce n'était plus de l'ennui que je ressentais. C'était de

l'ivresse. Je n'étais plus seulement une documentaliste dans un lycée de province. J'étais l'élue. La confidente.

J'ai déplié le papier. L'écriture était la même, nerveuse, incisive, comme gravée au scalpel :

« Tu dis que la vitre s'ouvre. C'est une erreur d'optique. Tu es du côté respirable. Tu observes l'expérience, mais tu ignores ce que c'est que l'asphyxie sous vide. Lui, il connaît la pression. Le Gardien. Il ne marche pas, il patrouille. Son rythme est celui d'une horloge qui ne tolère aucun retard. Ce matin, il m'a scanné. Il n'a rien dit. Il a juste calculé le point de rupture. Il sait exactement à quel endroit la matière va céder. As-tu déjà vu un insecte épinglé ? Les pattes bougent encore, par pur réflexe nerveux. C'est fascinant, cette mécanique du déni. On croit qu'il lutte. Mais il est déjà mort. Il ne le sait juste pas encore. »

J'ai relu le texte deux fois. « Le Gardien ». Une silhouette s'est imposée immédiatement à mon esprit. Pas un nom, pas encore, mais une posture. Celle de cet homme sanglé dans des costumes trop stricts, boutonné jusqu'à l'étouffement. Celui qui arpentait les couloirs avec la rigidité d'un automate et dont le silence pesait plus lourd que les cris dans les salles de classe. Cet enseignant qui ne notait pas, mais qui *tranchait*.

Tout s'emboîtait.

J'ai levé les yeux vers la baie vitrée du CDI. Dehors, dans la cour noyée de brume, une forme traversait le

bitume sous un parapluie noir. Droite. Mécanique. Une ombre en cravate qui semblait lutter pour ne pas se briser.

J'ai plaqué la lettre contre ma poitrine. Un frisson, mélange de terreur et d'excitation morbide, m'a traversée. J'avais trouvé mon monstre. Maintenant, il me fallait sauver la victime.

CHAPITRE 2

Depuis mon poste d'observation au CDI, je dominais la cour. Il était 10 h 5. La pluie, fine et serrée, tissait un rideau grisâtre entre mon monde et le reste du lycée. J'aimais cette distance. Le CDI était mon bocal, un espace feutré, chauffé, préservé de la vulgarité des courants d'air. Ici, rien ne dépassait. J'avais passé la dernière heure à réaligner les chaises millimétriquement, chassant le désordre laissé par la horde de la récréation précédente. J'ai besoin que les lignes soient droites ; le chaos du monde m'est physiquement insupportable.

De l'autre côté de la grande baie vitrée, le bâtiment administratif me faisait face. Au premier étage, les fenêtres de la salle 104 brillaient d'une lumière artificielle, clinique, découpant des silhouettes dans la pénombre de cette matinée d'hiver.

J'ai retiré mes lunettes pour les nettoyer à nouveau. C'était la troisième fois en vingt minutes. À quarante et un ans, ma vue ne baissait pas, mais je tolérais de moins en moins le flou. Je frottais les verres avec mon carré de microfibre, cherchant cette transparence absolue qui m'échappait toujours, scrutant la moindre poussière imaginaire. Sans cette protection de verre, je me sentais nue.

Je les ai remises sur mon nez, vérifiant mon reflet dans la vitre sombre : une silhouette stricte, un chemisier de soie crème impeccable, et ce visage pâle qui ne trahissait jamais le tumulte intérieur. Je me trouvais digne. Bien plus digne que les collègues débraillés qui riaient fort en salle des professeurs.

J'ai plissé les yeux. Le spectacle allait commencer.

Dans le rectangle lumineux de la 104, une ombre noire arpentait l'estrade. Philippe Vasseur. Même à cette distance, à travers l'épaisseur du double vitrage et le flou de l'averse, sa rigidité était palpable. Il ne s'asseyait pas. Il marchait, les mains dans le dos, avec la régularité anxiogène d'un pendule ou d'un gardien de prison surveillant la promenade.

Je ne pouvais pas l'entendre, bien sûr. Le CDI m'isolait du son. Mais je n'avais pas besoin des mots pour comprendre la musique. C'était un film muet dont je connaissais déjà le scénario par cœur. J'avais appris à lire les corps comme je lisais les livres : en cherchant ce qui était écrit entre les lignes.

Je l'ai vu s'arrêter devant un élève du premier rang. Il s'est penché légèrement. L'élève s'est raidi aussitôt, comme frappé par une décharge électrique. J'ai senti une pointe de mépris se mêler à ma curiosité. *Il leur fait peur*, ai-je songé en lissant un pli inexistant sur ma jupe. *Il règne par la terreur glacée.*

Vasseur a repris sa marche. Son costume gris anthracite semblait absorber la lumière de la classe. Il s'est tourné vers la fenêtre, comme s'il sentait mon regard peser sur sa nuque. Un instant, j'ai cru qu'il allait me voir, moi, la gardienne silencieuse de l'aquarium d'en face. Mais il a vérifié le boutonnage de sa veste d'un geste sec, maniaque. Une armure. Il ne laissait rien dépasser. Pas un fil, pas une émotion. Nous avions cela en commun, lui et moi : le refus du laisser-aller. Mais là où il était verre, j'étais béton.

Soudain, il a pivoté vers le troisième rang, côté fenêtre. J'ai retenu mon souffle, mes doigts se crispant sur le rebord froid de la tablette. J'ai reconnu la forme beige, indistincte, presque fondue dans le décor. La jeune fille au pull trop grand.

Le corps de Vasseur s'est tendu. L'araignée avait repéré la vibration sur sa toile. Il s'est avancé vers elle, lentement, délibérément. Son ombre s'est allongée sur le bureau de l'élève, l'engloutissant tout entière.

J'ai vu la jeune fille sursauter. C'était un mouvement violent, une panique visible même à cinquante mètres. Elle semblait supplier, ou s'excuser d'exister. Je connaissais ce sentiment par cœur. Cette sensation d'être « trop » et « pas assez » à la fois, cette certitude d'être une tache sur le décor parfait des autres. Vasseur n'a pas reculé. Au contraire, il a tendu un bras impérieux, paume vers le haut. *Lève-toi.*

La jeune fille a obéi avec une lenteur douloureuse, s'agrippant à sa table comme une naufragée à une épave. Elle vacillait.

— Regarde-le… ai-je murmuré pour moi-même, ma respiration embuant légèrement la vitre du CDI.

Le spectacle était insoutenable et fascinant. Je voyais la bouche de Vasseur bouger. Il ne parlait pas, il aboyait. Je devinais les saccades de sa mâchoire, la tension de son cou. Il pointait un doigt vers elle, puis vers le sol, comme s'il voulait l'écraser, la faire rentrer sous terre. La jeune fille a baissé la tête, ses épaules rentrées dans une posture de soumission totale. Elle semblait si fragile, une tige de verre prête à rompre sous la pression de ce bloc de verre trempé.

Vasseur a insisté. Il s'est rapproché encore, envahissant son espace vital. Il la dominait de toute sa hauteur. C'était une exécution publique.

Puis, j'ai vu le geste. La jeune fille a porté la main à son visage. Elle essuyait une larme.

Un frisson d'indignation m'a parcouru l'échine. La colère, chaude et justicière, m'est montée aux joues. Ce n'était pas de l'enseignement. C'était du sadisme. Il aimait ça. Il aimait la voir craquer, il aimait voir la buée de la peur se former sur elle. Moi qui avais passé ma vie à me protéger des éclats de voix et de la brutalité du monde, je ressentais la douleur de cette enfant dans ma propre chair.

L'image de la jeune fille tremblante s'est superposée brutalement aux mots de la lettre anonyme que j'avais trouvée la veille. « Je suis l'insecte idiot… fasciné par une lumière qu'il ne pourra jamais toucher. Le Gardien veille avec sa colle. »

Tout concordait. La réalité s'emboîtait enfin parfaitement avec la fiction. Vasseur était le Gardien. Il l'épinglait vivante sous les néons froids de la salle 104.

Dans la classe, Vasseur a fait volte-face, tournant le dos à sa victime avec une indifférence royale, retournant vers son bureau-sanctuaire. La jeune fille s'est effondrée sur sa chaise, minuscule, brisée. Je me suis arrachée à la contemplation de la vitre. Mon cœur battait la chamade, résonnant jusque dans mes tempes. Je n'étais plus une simple spectatrice, une vieille fille entourée de livres poussiéreux. J'étais le seul témoin.

Le téléphone du CDI sonnait dans le vide, mais je l'ai ignoré. Le monde extérieur n'avait plus d'importance. Je suis retournée à ma table de travail, le pas décidé, mes talons claquant sur le sol comme une déclaration de guerre. J'aimais ce bruit. C'était le bruit de l'autorité.

Devant moi, le papier à lettres, un beau vélin ivoire que je réservais pour les grandes occasions, attendait. J'ai repris mon stylo-plume. L'encre noire, celle des décisions irrévocables. Je ne pouvais pas laisser faire ça. Les autres profs, dans leur médiocrité bienveillante, ne verraient qu'un collègue sévère et une élève sensible. Ils hausseraient

les épaules en buvant leur café tiède. Moi seule avais la finesse d'âme pour comprendre le drame qui se jouait. Moi seule voyais la poésie tragique derrière la scène. Je voyais le bourreau et la martyre.

J'ai dévissé le capuchon, savourant le poids familier, rassurant, de l'instrument dans ma main. La plume d'or a effleuré la surface du papier, prête à creuser son sillon. J'ai pris une inspiration profonde, sentant la responsabilité me gonfler la poitrine. Il fallait poser les mots justes. Les mots qui sauvent. Je n'étais plus inutile. J'avais une mission.

D'un geste précis, exaltée par ma propre importance, j'ai commencé à écrire.

CHAPITRE 3

« Je l'ai vu. J'ai vu ce qu'il t'a fait ce matin. Il pense te briser pour te faire entrer dans sa boîte, mais il ignore que le verre, quand il casse, devient une arme. Ne pleure plus devant lui. Donne-moi tes larmes, je les transformerai en encre. Raconte-moi tout. Je monte un dossier. La vitre va s'ouvrir, je te le promets. M. »

J'ai posé mon stylo. L'écriture était fluide, les boucles de mes « l » s'étiraient comme des bras protecteurs. J'ai relu ma lettre cherchant la moindre fausse note. C'était le ton juste. Celui d'une alliée. D'une mère spirituelle.

J'ai attendu 17 h 15. L'heure creuse. L'heure où le lycée se vidait de sa substance bruyante. Le CDI était désert, baigné dans cette lumière bleue de fin de journée hivernale qui transformait les rayonnages en monolithes. J'ai glissé l'enveloppe ivoire dans *Psychologie des foules*. Le livre, rangé à l'écart au rayon Sciences Humaines, semblait m'attendre. J'ai caressé la tranche cartonnée, éprouvant un frisson presque sensuel. Ce n'était plus un objet inerte. C'était un cœur qui battait. Le nôtre.

Les jours suivants furent un supplice de silence. Le lendemain, le livre n'avait pas bougé d'un millimètre. Le surlendemain non plus. À chaque ronde, je jetais un regard furtif vers l'étagère, sentant une pointe de déception me

piquer le cœur. Avais-je effrayé l'oiseau ? Avais-je été trop directe ? L'attente devenait physique, une tension qui me nouait l'estomac.

Ce n'est que le jeudi matin, alors que la pluie avait enfin cessé pour laisser place à un ciel blanc et dur, que j'ai remarqué le changement. Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. J'ai fermé la porte à clé — une entorse au règlement, mais l'urgence l'exigeait. J'ai traversé l'allée centrale, mes talons claquant trop fort dans le silence. J'ai ouvert l'ouvrage. Mon enveloppe ivoire avait disparu.

À la place, une feuille de cahier d'écolier, pliée en cocotte, reposait entre les pages 42 et 43. Je l'ai dépliée avec la précaution d'une archéologue exhumant un parchemin sacré.

« Tu réclames une voix, mais ma gorge est une vitrine scellée. L'air y est raréfié, les sons se cristallisent avant de sortir. Hier, dans le couloir, il n'y a pas eu de contact, juste une chute brutale de la température. Son ombre a suffi à me givrer les os. Il a murmuré que j'étais une "erreur de surface", une aspérité inutile qu'il fallait polir pour que le monde redevienne lisse. Je ne suis pas une tache sur son costume, c'est pire : je suis la rayure sur sa lunette. Celle qui l'obsède parce qu'elle prouve que le verre n'est pas parfait. Il ne dégage pas de colère. Il dégage du vide. C'est un hiver ambulant qui aspire l'oxygène des pièces où il entre. J'ai peur que si je cesse de bouger, il ne finisse par m'effacer d'un revers de manche, comme on nettoie de la buée gênante sur une paroi froide. »

Je me suis appuyée contre le rayonnage pour ne pas vaciller. Le texte était court, mais d'une puissance évocatrice terrible.

« Il aspire la chaleur des autres. » J'ai fermé les yeux. Je revoyais la scène de la veille. La silhouette massive de Vasseur, le professeur rigide, écrasant cette élève près de la fenêtre. C'était donc bien elle. Ça ne pouvait être qu'elle. Mais le doute subsistait, infime, délicieux. J'avais besoin d'une preuve. D'un nom. Je devais sauver cette âme. C'était une évidence. Le destin ne m'avait pas mis ce texte entre les mains par hasard.

Un bruit de chariot dans le couloir m'a fait sursauter. J'ai fourré précipitamment la lettre dans ma poche, le cœur battant à tout rompre. L'entrée principale a pivoté. Avant d'être repérée à travers la vitre, j'ai saisi la poignée et suis sortie dans la grande salle, l'air de rien.

C'était encore Antoine Sorel. Il poussait un chariot rempli de chaises empilées. Le métal grinçait atrocement. Je déteste ce bruit. C'est le bruit du désordre, de la matière brute qui résiste.

— Je dois récupérer les chaises de la salle de travail, a-t-il dit sans préambule, la voix sourde. Le Proviseur veut réorganiser la salle des profs.

Il ne m'a pas regardée tout de suite. Il manœuvrait son chargement avec une concentration excessive, comme si empiler des chaises demandait une précision d'ingénieur.

Je me suis redressée, lissant ma jupe pour retrouver ma superbe. Je détestais être surprise ainsi, prise en flagrant délit d'émotion.

— Faites, Antoine, dis-je d'une voix que je voulus détachée, mais qui tremblait encore légèrement. Mais essayez d'être plus discret. C'est un lieu de recueillement ici.

Antoine s'est immobilisé. Il a enfin levé les yeux vers moi. Il avait l'air épuisé, les traits tirés par une fatigue ancienne qui n'avait rien à voir avec sa journée de travail. Son regard a glissé sur mon visage, puis est descendu vers ma main, qui serrait encore inconsciemment le tissu de ma poche où la lettre était cachée. Il n'a rien dit. Il s'est contenté de fixer cette main crispée, sans comprendre, sans chercher à comprendre.

Puis, il a eu ce tic. Il s'est mordu la lèvre inférieure. Fort. Il pensait sans doute à son dos en compote, ou à la boue qui l'attendait dehors pour charger le camion. Il n'avait pas le luxe des mystères.

— J'en ai pour cinq minutes, a-t-il grogné simplement.

Il a détourné les yeux et a repris sa route vers le fond de la salle, le dos voûté. Je l'ai regardé s'éloigner avec un soupir de soulagement. Il n'avait rien vu. Il était aveugle à la poésie du drame qui se jouait sous ses yeux. Mais je n'avais pas de temps à perdre avec les vivants ordinaires. J'avais une noyée à secourir.

Je suis retournée à mon bureau et j'ai sorti une nouvelle feuille de vélin. La correspondance ne faisait que commencer. J'allais devoir creuser. Identifier formellement la victime pour mieux accabler le bourreau.

J'ai écrit :

« Je sais qui est le Gardien. Je l'ai vu te faire pleurer hier. Mais je dois être sûre. Est-ce bien toi, la jeune fille près de la fenêtre en 104 ? Donne-moi ton nom. Sors de l'anonymat avec moi. Je ne te laisserai pas disparaître. Je te verrai. M. »

J'ai relu mes mots. Ils étaient parfaits. Directs, protecteurs, impérieux. Une intuition m'a poussée à me lever et à m'approcher de la grande baie vitrée qui surplombait le hall.

C'était mon heure. La récréation de dix heures venait de sonner. Le brouhaha montait du rez-de-chaussée, une marée sonore que j'observais sans jamais m'y mêler.

J'ai scanné la foule. Je cherchais une anomalie dans le flux. Et je l'ai vue. Tout en bas, près de la porte des toilettes des filles, une silhouette beige se tenait à l'écart. Élia. Elle ne bougeait pas. Elle se tenait contre le mur, les bras croisés, comme pour empêcher son propre corps de s'effondrer. Même à cette distance, je pouvais voir que son visage était ravagé. Je devinais les yeux rouges, la peau marbrée par les larmes. Des élèves passaient devant elle,

indifférents ou goguenards, la bousculant presque. Élia encaissait, telle une statue de sel sous la pluie.

Soudain, comme si elle avait senti le poids de mon regard peser sur elle, la jeune fille a levé la tête. Elle a regardé droit vers le premier étage. Droit vers le CDI. Droit vers moi.

Il n'y a eu aucun signe de la main. Juste ce regard, intense et liquide, qui a traversé l'espace et le verre. Je me suis plaquée contre la vitre, mes doigts laissant des empreintes grasses sur la surface immaculée — une souillure que je nettoierais plus tard, car l'instant était trop précieux. J'ai vu Élia s'essuyer le visage d'un revers de manche — un geste d'une maladresse déchirante — avant de disparaître dans la foule.

J'ai senti mon cœur gonfler d'une fierté douloureuse. Ce regard n'était pas un hasard. C'était un appel. C'était la confirmation silencieuse du pacte que nous étions en train de sceller.

— Je t'ai vue, ai-je murmuré à la vitre vide. Et je vais te sauver.

Je suis retournée vers le rayon Sciences Humaines, la lettre brûlant presque mes doigts. Je n'avais plus besoin de douter. J'avais trouvé mon héroïne, et, par extension, j'avais trouvé ma propre histoire. Mon piège de papier était prêt. Il ne restait plus qu'à attendre que l'insecte y dépose son nom.

CHAPITRE 4

La salle des professeurs du lycée de Montreval ressemblait à un bocal d'eau tiède où flottaient des sachets de thé bon marché et des conversations molles. C'était un lieu de décompression, une bulle de banalité où l'on parlait grèves, travaux et météo pour éviter de parler des élèves.

J'y entrais rarement. Je préférais mille fois la solitude aseptisée de mon CDI, loin de la vulgarité du café lyophilisé et des relents de craie. Mais ce matin, j'avais une mission.

J'ai repéré Philippe Vasseur près de la fenêtre. Il était seul, évidemment. Il se tenait debout, tournant le dos à la salle, observant la cour grise à travers la vitre ruisselante. Il tenait son gobelet en carton comme on tient une grenade dégoupillée : avec une précaution excessive, les jointures blanchies.

J'ai ajusté mes lunettes sur l'arête de mon nez. À travers mes verres, je ne voyais pas un collègue solitaire. Je voyais une araignée au repos. Je voyais « Le Gardien ».

Je me suis approchée. Je marchais sans bruit, glissant sur le lino. Je voulais le surprendre, voir le masque tomber, ne serait-ce qu'une seconde.

— Vous n'avez pas froid, Philippe ?

Il a sursauté. Le mouvement fut sec, mécanique, comme un ressort qui se détend trop vite. Une goutte de café noir a giclé hors du gobelet et est tombée sur sa manchette immaculée. Il s'est tourné vers moi. Son visage était fermé, verrouillé à double tour.

— Madame Dubois, a-t-il dit. Je ne vous avais pas entendue.

Sa voix était neutre, mais j'ai cru y déceler une vibration. De l'agacement ? De la peur ? J'ai souri, un sourire que je voulais énigmatique, chargé de sous-entendus.

— C'est l'hiver qui rentre, ai-je continué en m'adossant au radiateur (qui ne chauffait pas, comme tout dans ce bâtiment vétuste). J'ai l'impression que les murs de ce lycée sont devenus poreux. On sent les courants d'air partout, vous ne trouvez pas ? Surtout quand on reste immobile.

Vasseur a baissé les yeux sur sa tache de café. Il a sorti un mouchoir en tissu de sa poche et a commencé à tamponner le tissu avec une frénésie contenue.

— L'isolation est vétuste, a-t-il répondu sans me regarder. Comme le reste.

— Il n'y a pas que les murs qui sont fragiles, Philippe.

J'ai laissé la phrase en suspens. Je l'observais avec l'acuité d'un entomologiste. Je cherchais la faille. Vasseur s'est arrêté de frotter. Il a relevé la tête. Ses yeux gris, d'habitude si fuyants, se sont plantés dans les miens.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vois des choses, depuis mon aquarium, murmurai-je. Je vois des élèves qui marchent sur des œufs. Des gamins qui ont l'air de s'excuser d'exister dès qu'ils passent votre porte.

J'ai fait un pas vers lui. Je voulais entrer dans sa zone de confort, briser sa bulle.

— On m'a dit que vous étiez… exigeant. Qu'avec vous, il fallait se faire tout petit.

La pomme d'Adam de Vasseur a oscillé. Il a remis sa cravate en place d'un geste nerveux, comme s'il étouffait. J'ai jubilé intérieurement. *Je te tiens*, pensai-je. *Tu as peur que je sache.*

Il a reculé, heurtant le rebord de la fenêtre.

— Je suis enseignant, Madame Dubois. Pas assistant social. Je leur apprends la rigueur. La structure. Sans structure, tout s'effondre.

— Ou tout casse, ai-je corrigé doucement. Attention, Philippe. Le verre trop rigide finit toujours par céder. Et la transparence… ça ne protège de rien.

Vasseur m'a dévisagée froidement. Pas un muscle de son visage n'a tressailli. Il ne semblait pas touché, simplement agacé par ce qu'il devait prendre pour de la psychologie de comptoir. Il a ajusté le nœud de sa cravate

avec une précision métronomique, vérifiant son armure une dernière fois.

— La transparence est un luxe pour ceux qui n'ont rien à protéger, a-t-il répliqué d'un ton coupant. Quant à la rigidité, c'est ce qui permet à ce lycée de tenir debout.

Il a jeté son gobelet dans la poubelle d'un geste sec, parfaitement contrôlé.

— J'ai cours.

Il a pivoté sur ses talons et a quitté la pièce à grandes enjambées, raide comme un automate détraqué, sans un regard en arrière. Je l'ai regardé fuir. J'ai senti une bouffée de chaleur me monter aux joues. Je ne m'étais pas trompée. Sa réaction était un aveu. Seuls les coupables fuient avec cette panique dans le regard.

Je me suis tournée vers la vitre. Dehors, la pluie avait redoublé. Mon propre reflet m'a renvoyé l'image d'une justicière.

— Je t'ai vu, Gardien, murmurai-je à l'intention de la silhouette qui traversait déjà la cour sous le déluge. Et bientôt, tout le monde te verra.

Je suis sortie à mon tour, le pas léger. Je devais retourner au CDI. J'avais une réponse à écrire. L'insecte avait besoin de savoir que l'araignée tremblait.

CHAPITRE 5

Le dimanche soir, à Montreval, possède une odeur spécifique. Celle de la pluie froide sur le zinc et de l'ennui qui remonte des canalisations. Il était vingt heures. Mon appartement était plongé dans ce silence cotonneux, presque clinique, que seuls connaissent les célibataires sans animaux.

Tout y était rangé avec une précision maladive. Trop rangé. Les coussins du canapé étaient gonflés, vierges de toute empreinte. La télécommande était alignée, parfaitement parallèle au bord de la table basse. Il n'y avait pas de jouets qui traînaient, pas de chaussures en vrac dans l'entrée, pas de miettes. Rien ne prouvait que quelqu'un vivait ici, si ce n'était l'odeur synthétique de mon plat surgelé — une barquette de hachis parmentier — qui tournait mélancoliquement dans le micro-ondes.

Je me suis assise à la petite table ronde de la cuisine. J'avais posé un roman devant moi, comme un bouclier de papier, espérant que Flaubert suffirait à combler le vide de la chaise d'en face.

C'est à ce moment-là que le téléphone a sonné. L'écran a affiché : *Sophie*. J'ai laissé sonner trois fois. J'ai attendu, le regard fixé sur la minuterie du four, pour me donner l'illusion que j'étais occupée, que je devais m'extirper d'une

activité passionnante pour daigner répondre. Puis j'ai décroché.

— Marianne ! Tu ne répondais pas, j'ai cru que tu étais sortie !

La voix de ma sœur fut une effraction. Aiguë, rapide, saturée d'une énergie vitale qui me fatiguait avant même que la conversation ne commence. En arrière-plan, je percevais le bruit familier du bonheur domestique : des cris d'enfants, un dessin animé, la voix grave d'un mari cherchant le sel. Le bruit de la « vraie vie ». La vulgarité du bonheur ordinaire.

— J'étais… plongée dans mes dossiers, ai-je menti en m'éloignant du micro-ondes pour cacher le ronronnement du plateau tournant. Bonsoir, Sophie.

— Toujours à travailler le dimanche ! Tu es incorrigible. Maman s'inquiétait. Alors, comment ça va dans ton… comment tu appelles ça déjà ? Ton monastère ?

Sophie a ri. Un rire clair, sans méchanceté, mais qui soulignait cruellement la distance entre son pavillon de banlieue et mon exil brumeux.

— Montreval est un lieu de calme, Sophie. C'est propice à la réflexion.

— C'est ça, oui. Un trou perdu où il pleut six mois par an. Et sinon… tu as rencontré quelqu'un ?

La question. Inévitable. Le rituel hebdomadaire, la petite inspection sanitaire de ma vie sentimentale. J'ai contemplé mon reflet déformé dans la vitre noire du four. Une femme de quarante et un ans, enveloppée dans un gilet de laine, qui attendait que sa nourriture industrielle soit chaude.

— Je vois du monde, répondis-je d'un ton que je voulus évasif.

— « Du monde », ça ne veut rien dire. Je te parle d'un homme, Marianne. Tu ne vas pas rester toute seule là-bas. Il n'y a pas un collègue ? Un prof de sport ?

Sophie voulait bien faire. C'était ça le pire. Elle voulait que je sois heureuse selon ses propres critères étriqués : un crédit, des enfants et des repas bruyants. Elle ne pouvait pas comprendre que je cherchais autre chose. Une intensité. Une vibration. J'ai senti une pointe d'agacement me monter à la gorge. J'ai eu envie d'écraser cette condescendance. De prouver que mon existence valait mieux que cette médiocrité dorée.

— Je n'ai pas le temps pour ces banalités, Sophie, tranchai-je, sculptant ma voix pour lui donner une gravité mystérieuse. Il se passe des choses importantes au lycée.

— Ah bon ? Quoi donc ? Une grève de la cantine ?

— Non. Je m'occupe d'un cas très délicat.

J'ai marqué une pause, théâtrale. Je sentais le mensonge gonfler dans ma poitrine, chaud et réconfortant comme une lampée d'alcool fort.

— Une élève… spéciale. Une surdouée, une poétesse écorchée vive que le système essaie de broyer. Je suis la seule à qui elle parle. Je suis en train de la sauver, Sophie. C'est… bouleversant.

J'ai fermé les yeux. En prononçant ces mots, je me sentais exister. Les murs gris de ma cuisine s'effaçaient. Je n'étais plus la vieille fille du CDI. J'étais une mentore. Une héroïne tragique.

Il y eut un silence au bout du fil. Le bruit de fond a semblé s'atténuer, comme si Sophie, pour la première fois, était impressionnée.

— Oh… fit-elle, un peu décontenancée. C'est bien, Marianne. C'est bien que tu t'investisses. Mais fais attention, hein. Ce n'est que du travail.

— C'est plus que du travail. C'est une mission.

Le micro-ondes a sonné. *Ding*. Le glas de la conversation. Le rappel du réel.

— Je dois te laisser, dis-je précipitamment. J'ai des documents à analyser pour demain. Embrasse les enfants.

J'ai raccroché avant que Sophie ne puisse ajouter sa pitié habituelle. Le silence est retombé sur la cuisine, plus lourd, plus dense qu'avant. Un silence de plomb. J'ai sorti ma

barquette brûlante. J'ai soulevé le film plastique. La vapeur s'est échappée, emportant avec elle l'odeur fade de la pomme de terre reconstituée.

Je me suis assise. J'ai pris une bouchée. C'était insipide. J'ai reposé ma fourchette.

Lentement, j'ai retiré mes lunettes et je les ai posées sur la nappe en toile cirée. Sans elles, le monde devenait flou. Les arêtes coupantes de ma cuisine s'adoucissaient, la solitude devenait une tache impressionniste, presque supportable.

J'ai fixé cet objet de verre et de métal posé devant moi. Mes lunettes. Ma prothèse. Je passais ma vie à les nettoyer, à frotter les verres pour chercher la transparence parfaite, pour tout voir, tout comprendre. Mais à quoi bon voir clair si c'était pour contempler le vide ? Ma sœur avait raison.

Ma vie était une coquille vide. Je n'avais personne à qui raconter ma journée. Personne pour me demander où était le sel. Je n'avais que mes livres, mes élèves indifférents, et ce silence qui me collait à la peau.

C'est alors que l'évidence m'a frappée. C'était pour ça. C'était pour ça que je m'accrochais à elle avec cette faim de loup. Je ne voulais pas seulement sauver la gamine. Je voulais me sauver moi-même. J'avais besoin de ce drame. J'avais besoin des larmes de la petite, de ses lettres cachées, de son mystère.

J'avais besoin de ce « Gardien » à combattre. Tant qu'il y avait cette petite, il y avait une histoire. Et tant qu'il y avait une histoire, je n'étais pas seule.

J'ai remis mes lunettes sur mon nez. Le monde est redevenu net, tranchant. J'ai fini mon assiette en silence, le cœur battant un peu plus vite. Demain, je retournerai au lycée. Demain, l'enquête reprendrait. Ce n'était pas juste un jeu. C'était ma bouée de sauvetage.

Je me suis levée pour faire la vaisselle, frottant l'assiette unique avec une énergie farouche, comme si je pouvais effacer ma propre solitude à coups d'éponge.

CHAPITRE 6

De retour au CDI, je me suis enfermée dans mon bureau vitré. J'avais besoin que mes mains cessent de trembler. La confrontation de vendredi avec Vasseur m'avait exaltée, mais elle me laissait un arrière-goût métallique dans la bouche. Il n'avait pas nié. Il n'avait pas crié. Il avait *tranché*.

« La transparence est un luxe pour ceux qui n'ont rien à protéger. »

J'ai ôté mes lunettes et je les ai posées sur le sous-main en cuir. Sans correction, le monde devenait flou, inoffensif. Les arêtes vives des étagères s'émoussaient, les couleurs se diluaient. C'était reposant. Mais je ne pouvais pas me permettre le repos. J'ai remis ma monture. Le monde est redevenu net et cruel.

Il était 13 h 30. La pause méridienne touchait à sa fin. Je suis sortie de mon bocal et je me suis dirigée vers le rayon Sciences Humaines. Je n'avais pas besoin de vérifier si le livre avait bougé ; je *sentais* la présence du papier, comme une radiation.

Psychologie des foules dépassait d'un centimètre. J'ai pris l'ouvrage, vérifié que l'allée était déserte, et je l'ai ouvert. La réponse était là. Pas une feuille de cahier cette fois, mais

un morceau de papier kraft, probablement déchiré d'une enveloppe ou d'un emballage. Quelque chose de brut, d'urgent. L'écriture semblait avoir été tracée dans la fièvre.

« Ton regard a traversé la buée. Avant toi, je n'étais qu'un reflet sans densité. Je suis la rayure qu'il ne supporte pas. L'erreur de casting dans sa vitrine parfaite. Il veut polir la surface jusqu'à ce que je disparaisse, me dissoudre dans son ordre moral comme dans de l'acide. Méfie-toi de l'air libre. Si on ouvre le bocal, on ne respire pas, on s'oxyde. Le Gardien a senti ta présence. Il n'aime pas ce qu'il ne peut pas épingler sous verre. Tu es le désordre qu'il redoute. Maintiens la pression. Si tu relâches, la gravité gagne. Et je me brise. É. »

J'ai relu la lettre trois fois. « É. » Une initiale. C'était plus qu'une signature, c'était un aveu d'intimité. Une clé qu'on me tendait. J'ai caressé le papier rêche du bout des doigts.

Mon regard s'est arrêté sur une phrase : « Tu es le désordre qu'il redoute. »

J'ai froncé les sourcils. *Le désordre ?* Moi ? Quelle étrange méprise ! Mon existence tout entière était une lutte contre l'entropie. Je passais mes journées à aligner des tranches, à coter des savoirs, à chasser la poussière et l'imprévu. Je n'étais pas le désordre ; j'étais la structure même.

Mais en relisant ses mots, j'ai compris. Ce n'était pas une insulte. C'était une prophétie. Pour un homme comme Vasseur, maniaque de la ligne droite, toute volonté libre

était une anarchie. Il régnait sur un monde figé, et Élia voyait en moi la seule force capable de faire trembler ses murs. Elle ne me voyait pas comme une documentaliste ; elle me voyait comme une force atmosphérique.

Une tempête.

Un sourire lent a étiré mes lèvres. J'ai senti ma poitrine gonfler d'un orgueil sombre. Soit. Si la délivrance exigeait un ouragan, j'accepterais de déchaîner les éléments. Je ne serais pas le désordre vulgaire qui salit, je serais le chaos divin qui purifie. J'étais l'héroïne qui tenait la foudre.

Un brouhaha lointain m'a signalé la fin de la récréation. Les élèves allaient remonter. Je me suis précipitée vers la grande baie vitrée qui surplombait le hall principal. C'était mon poste d'observation favori, un promontoire divin d'où je pouvais juger les âmes sans être vue, protégée par les reflets du néon.

La marée adolescente refluait vers les escaliers. Une masse informe de doudounes, de rires stridents et de sacs à dos trop lourds. J'ai scanné la foule. Je cherchais une tête.

Je l'ai trouvée.

Élia Mercier marchait seule, en marge du flux, longeant le mur de béton comme si elle voulait s'y fondre. Elle ne portait pas de manteau, juste ce grand pull beige qui la faisait paraître noyée dans sa propre laine. Elle serrait ses classeurs contre sa poitrine, une barrière dérisoire contre le monde.

Soudain, le mouvement de la foule s'est figé. Philippe Vasseur venait d'apparaître au pied de l'escalier. Il se tenait droit, immobile, fendant le courant des élèves tel un rocher au milieu d'un torrent. Il ne bougeait pas, il attendait que le flot s'écarte. Et le flot s'écartait. Personne ne le bousculait. Une zone de vide naturel se créait autour de son costume sombre.

Je l'ai vu se raidir. La jeune fille s'est arrêtée net à quelques mètres du professeur. Vasseur n'a pas fait un geste. Il ne l'a pas menacée. Il s'est contenté de tourner la tête vers elle. De là-haut, à travers la vitre, je ne pouvais pas voir les yeux de Vasseur. Je pouvais seulement les imaginer : froids, calculateurs, vidés de toute empathie.

Ce que j'ai vu, c'est la réaction d'Élia. La jeune fille a eu un mouvement de recul infime. Elle a baissé la tête, rentré les épaules, et a semblé se briser de l'intérieur. C'était d'une grâce tragique. L'image parfaite de la proie tétanisée par le prédateur.

Puis, Élia a levé les yeux. Elle n'a pas regardé Vasseur. Elle a regardé plus haut. Vers le premier étage. Vers la baie vitrée du CDI. Elle savait que j'étais là.

Nos regards se sont croisés à travers l'épaisseur du verre feuilleté. Élia n'a pas souri. Son visage était un masque de détresse pure, une icône religieuse offerte à l'adoration. Elle a cligné lentement des yeux, une fois. Un appel au secours muet.

Puis elle a repris sa marche, contournant largement le professeur comme on contourne un animal dangereux, et a disparu dans la cage d'escalier.

Je suis restée figée, la main plaquée contre la vitre froide. La buée de ma respiration formait un petit halo blanc sur le verre, brouillant la silhouette de Vasseur qui était resté en bas, seul.

— Je te tiens, ai-je murmuré.

Je ne parlais pas d'Élia. Je parlais de ma propre vie. L'ennui était mort. Le roman avait commencé, et cette fois, j'en écrivais les pages.

Je suis retournée à mon bureau, j'ai pris une feuille de mon papier à lettres ivoire — celui des grandes occasions — et j'ai dévissé mon stylo. Il ne s'agissait plus de consoler. Il s'agissait d'agir.

J'ai écrit :

« Je ne te lâcherai pas. Je serai ton filet. Mais pour te protéger, il me faut des armes. Tu parles de froid. Dis-moi ce qu'il se passe. Précisément. Les détails sont des couteaux, Élia. Donne-m'en un, et je couperai les fils. M. »

Je savais que je franchissais une ligne. J'aurais dû alerter la direction dès la première lettre. J'aurais dû faire remonter ce signalement immédiatement, c'était la procédure. En gardant ce secret pour moi, en choisissant de gérer cela seule plutôt que d'en parler, je commettais une faute

professionnelle grave. Je confisquais la parole d'une victime au lieu de la protéger par l'institution. Mais je n'étais plus une professionnelle. J'étais une complice.

J'ai glissé la lettre dans *Psychologie des foules*, refermé le livre avec un claquement sec, et souri. Dehors, le vent se levait, sifflant contre les façades du lycée comme pour avertir ceux qui voulaient bien entendre. Mais je n'écoutais plus le vent. Je n'écoutais que l'écho de ma propre importance.

CHAPITRE 7

Le CDI n'était pas seulement un lieu de silence ; c'était un observatoire. Depuis mon bureau vitré, je dominais l'espace, scrutant les têtes penchées des élèves comme un biologiste surveille une colonie sous une lamelle de microscope.

Il était 14 heures. La lumière d'hiver, crue et sans pitié, traversait les baies vitrées pour venir s'écraser sur le sol thermoplastique. Au fond de la salle, près des archives, une silhouette familière s'affairait. Antoine Sorel. Il montait une étagère métallique, ses gestes lents et précis contrastant avec l'agitation intellectuelle du lieu. Il portait son bleu de travail, une tenue qui le marquait comme appartenant à une autre caste : celle des mains, pas celle des esprits.

Je l'observais visser un boulon avec une sorte de tendresse condescendante. Je connaissais son histoire, comme tout le village. Antoine était « Celui qui a retiré la vie » depuis la mort de Lise Morlaix en 2007. Quand il avait été embauché par le lycée, j'avais été l'une des seules à prôner le pardon, savourant ma propre magnanimité. Je pensais l'avoir « aidé » à se reconstruire, simplement en le laissant respirer le même air que moi.

Le bruit sec de la porte d'entrée m'a fait sursauter. Ce n'était pas un élève qui entrait. C'était le froid.

Philippe Vasseur a franchi le seuil. Il ne marchait pas, il fendait l'espace, sanglé dans son costume gris fer. Il ne venait pas pour les livres. Il venait pour chasser. J'ai vu son regard scanner la salle et se verrouiller instantanément sur sa cible.

Élia.

Elle était installée à une table isolée, près de la grande vitre. Elle semblait minuscule, recroquevillée sur une feuille blanche. Son sac à dos, une toile beige un peu usée, était posé au sol, dépassant légèrement dans l'allée centrale.

Vasseur a fondu sur elle. Une trajectoire rectiligne, brutale. Je me suis levée, mais le verre de mon bureau m'isolait du son. Je voyais la scène comme un film muet dont je devinais les dialogues tragiques. Il s'est arrêté à sa hauteur, a pointé l'index vers le sol, vers le sac. Le son m'est enfin parvenu, tranchant :

— Rangez ce sac.

Ce n'était pas une demande. C'était un ordre aboyé. Élia a sursauté violemment, laissant échapper son stylo.

— M-monsieur ? a-t-elle balbutié.

— C'est une entrave à la circulation, a coupé Vasseur. C'est du désordre. Le désordre mène à l'accident. Rangez-le. Maintenant.

Il restait debout, la dominant, fixant le sac comme s'il s'agissait d'une tumeur. J'ai senti mon sang battre contre mes tempes. Il parlait de « désordre », lui qui incarnait l'ordre mortifère. Il ne supportait pas qu'un sac dépasse, mais il supportait de briser une enfant.

Élia s'est baissée pour ramasser son bien, les mains tremblantes, le serrant contre elle comme un bouclier dérisoire.

— Et redressez-vous, a ajouté Vasseur d'une voix glaciale. La posture, c'est la tenue de l'esprit.

Il a tourné les talons sans un mot de plus. En passant devant le rayon des Sciences, il a croisé Antoine. Les deux hommes se sont arrêtés un instant. Vasseur a ajusté sa cravate — un geste de mépris à mes yeux — et a contourné le manœuvre comme on évite un meuble gênant avant de sortir.

Le silence est retombé, brisé en mille morceaux. Je me suis précipitée vers Élia. Elle avait la tête dans ses bras, les épaules secouées de spasmes.

— Élia ? murmurai-je en posant une main sur son épaule.

Elle a relevé la tête. Son visage était inondé, mais son regard avait une transparence cristalline.

— Je suis désolée, madame, a-t-elle chuchoté. Je… je prends trop de place. Il a raison.

— Non, ai-je tranché, la gorge nouée par une rage protectrice. Non, c'est lui qui prend toute la place. C'est lui qui étouffe tout le monde.

Au fond de la salle, Antoine nous observait. J'ai retiré mes lunettes, embuées par l'émotion, et j'ai commencé à les frotter frénétiquement avec le tissu de ma jupe. Pendant ces quelques secondes de flou, j'ai cru deviner qu'Antoine se mordait la lèvre inférieure jusqu'au sang. Sans doute était-il bouleversé par la violence de Vasseur. Sans doute ressentait-il, lui aussi, l'injustice. Il ne pouvait qu'être de notre côté.

J'ai remis mes lunettes. Je n'avais rien vu d'autre. Je ne voyais que ce que je voulais voir : une victime à sauver et un témoin muet qui partageait ma révolte.

CHAPITRE 8

Le soir même, cette image ne m'avait pas quittée.

Il était 21 heures. Mon appartement était plongé dans ce silence cotonneux, presque clinique, que seuls connaissent les célibataires. Tout y était rangé avec une précision maladive. Dehors, le vent de novembre fouettait les volets, mais à l'intérieur, l'air était immobile.

J'étais assise à ma table de cuisine, devant une assiette de pâtes froide que je n'avais pas touchée. Je me suis levée pour aller à la fenêtre. Je n'y ai vu que mon propre reflet dans la vitre noircie par la nuit. Une femme de quarante et un ans, aux traits tirés, mais dont les yeux brillaient d'une flamme nouvelle.

— Plus jamais, ai-je murmuré.

J'ai pensé à ce lycée, ce vaisseau de béton posé au bord du vide. Une terre maudite. J'ai pensé à Lise Morlaix, cette jeune fille morte en 2007, le corps brisé. J'ai pensé à Antoine, que j'avais croisé tout à l'heure. C'était lui qui l'avait fait. Une seconde de violence adolescente.

Je m'étais donné pour mission de « réparer » Antoine à son retour. Je me félicitais de ma grandeur d'âme. Mais aujourd'hui, l'histoire bégayait. Sauf que le danger ne

venait pas d'un élève impulsif. Il venait de l'institution. De Vasseur.

Ce « Gardien » rigide isolait Élia. Il la taillait en pièces. Si personne n'intervenait, il la pousserait dans le vide, psychologiquement, comme Lise était tombée dans l'escalier.

Je suis retournée m'asseoir. J'ai écarté mon assiette et posé devant moi mon bloc de papier à lettres. J'ai sorti mon stylo-plume. Je devais répondre.

Je savais que je franchissais une ligne. J'aurais dû alerter la direction dès la première lettre. J'aurais dû faire remonter ce signalement immédiatement, c'était la procédure. En gardant ce secret pour moi, en choisissant de gérer cela seule plutôt que d'en parler, je commettais une faute professionnelle grave. Je confisquais la parole d'une victime au lieu de la protéger par l'institution.

Mais je n'étais plus une professionnelle. J'étais une complice. Et les complices ne remplissent pas de formulaires administratifs.

J'ai débouchonné le stylo. L'encre noire, liquide et brillante attendait de devenir une promesse. J'ai écrit d'un trait, portée par une inspiration qui me semblait divine :

« Je t'ai vue. J'ai vu comment il a essayé de te faire disparaître aujourd'hui. Il veut que tu sois invisible, que tu "ranges ton sac" pour ne pas gêner sa marche triomphale. Il ne supporte pas ce qui dépasse. Il veut un monde lisse,

sans aspérités, sans vie. Mais tu n'es pas une erreur, Élia. Tu es la faille par laquelle la lumière entre. Montreval a déjà payé son tribut au silence. Il y a des années, une autre jeune fille s'est brisée ici. On a laissé la violence gagner parce qu'on a regardé ailleurs. Je ne laisserai pas l'histoire se répéter. Je ne le laisserai pas faire de toi une nouvelle Lise. La vitre peut s'ouvrir. Je suis de l'autre côté, et j'ai le marteau. Dis-moi tout. Raconte-moi chaque mot, chaque geste. Je constitue un dossier. Nous allons briser la glace ensemble. M. »

J'ai relu la lettre. C'était puissant. C'était juste. La phrase « La vitre peut s'ouvrir » sonnait comme un mantra. J'ai plié la feuille et l'ai glissée dans une enveloppe ivoire, sans nom.

Demain, je la glisserais dans *Psychologie des foules*. Ce livre poussiéreux était devenu notre boîte aux lettres morte. J'ai éteint la lumière. Dans l'obscurité, je me suis sentie étrangement apaisée. Je n'étais plus seule. J'allais sauver Élia Mercier, et, en sauvant cette enfant, je rachèterais peut-être toutes les fautes de ce lycée maudit.

CHAPITRE 9

Le couloir du rez-de-chaussée était un courant d'air permanent, un tunnel de béton où les voix des élèves résonnaient avec une vulgarité amplifiée. Je n'aimais pas m'y aventurer. C'était le territoire des corps, de la bousculade, de la sueur. Mon royaume était plus haut, sous la verrière.

Pourtant, ce midi-là, je descendais vers la salle des professeurs quand je l'ai vu.

Antoine Sorel était là, près des casiers métalliques. Il ne travaillait pas. Il était immobile, penché vers le sol comme un animal flairant une piste. Il a ramassé quelque chose. Un livre.

J'ai plissé les yeux. C'était un manuel scolaire, probablement abandonné par un élève insouciant. La couverture pendait lamentablement, arrachée de la reliure. Une épave de papier. J'ai vu Antoine le tourner entre ses mains larges et calleuses. J'ai cru, une fraction de seconde, qu'il allait le jeter dans la poubelle grise juste à côté. C'eût été le geste logique pour un homme de sa trempe, un homme de matière et non d'esprit.

Mais il ne l'a pas jeté. Il l'a époussetté d'un revers de manche, avec une délicatesse qui jurait avec sa carrure. Puis, il a regardé à gauche, à droite, comme un voleur

s'assurant qu'il n'y ait pas de témoins, et il a glissé l'ouvrage sous sa veste de travail.

Il est parti d'un pas rapide vers le fond du couloir, vers l'aile technique.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Pourquoi cacher un livre abîmé ? Une curiosité malsaine m'a saisie. J'ai pensé à Lise Morlaix. J'ai pensé à la violence qu'on lui prêtait. Est-ce qu'il volait les livres pour les détruire ? Pour assouvir une vengeance obscure contre ce savoir qui lui avait échappé ?

J'ai décidé de le suivre. Je marchais à distance, mes talons claquant doucement sur le lino, calant mon rythme sur le sien pour rester inaudible. Il est descendu vers le sous-sol, là où se trouvait sa loge. L'air y était plus froid, chargé d'une odeur de poussière et de graisse mécanique.

La porte de son local était entrouverte. Une lumière jaune, crue, s'en échappait. Je me suis approchée du chambranle, retenant mon souffle. Je m'attendais à le voir déchirer les pages, ou peut-être simplement le jeter dans un coin avec mépris.

Ce que j'ai vu m'a clouée sur place.

Antoine était assis à son établi, un plan de travail encombré de vis, de tournevis et de chiffons huileux. Le livre était posé devant lui, ouvert, comme un patient sur une table d'opération. Il tenait un petit pinceau enduit de colle blanche.

Avec une concentration de moine copiste, il appliquait la colle sur la tranche dénudée. Ses mains, ces mains immenses capables de broyer, bougeaient avec une précision d'orfèvre. Il a réaligné la couverture déchirée. Il a pressé doucement, lissant le carton pour chasser les bulles d'air. Il a pris un rouleau de ruban adhésif — celui qu'il utilisait pour les réparations électriques — et il a renforcé le dos de l'ouvrage, coupant l'excédent avec un cutter, net et sans bavure.

Il ne détruisait pas. Il réparait.

J'ai senti une bouffée de chaleur, un mélange de honte et d'attendrissement. C'était pathétique et beau. La brute qui soignait les livres. Je n'ai pas pu m'empêcher d'entrer.

— Vous faites de la reliure, maintenant, Antoine ?

Il a sursauté violemment. Le livre a glissé de ses mains, mais il l'a rattrapé in extremis. Il s'est tourné vers moi, le visage empourpré, comme un enfant pris la main dans le sac.

— Madame Dubois… Je… je l'ai trouvé par terre.

Il a bafouillé, cachant presque l'objet derrière son dos.

— Il allait finir à la poubelle, a-t-il ajouté, sur la défensive. Les gamins, ils ne respectent rien.

Je suis entrée complètement, refermant la porte derrière moi pour couper le courant d'air. L'endroit était exigu,

saturé d'odeurs masculines. Je me sentais déplacée, une tache de soie crème dans un univers de cambouis.

— C'est un geste noble, ai-je dit doucement, m'approchant de l'établi. Montrez-moi.

Il a hésité, puis a posé le livre sur la table. La réparation était solide. Pas esthétique, certes — le scotch était un peu trop épais — mais fonctionnelle. Le livre vivrait encore.

— Vous avez des doigts de fée, ai-je murmuré, cherchant son regard. C'est étonnant.

Il a haussé les épaules, mal à l'aise, essuyant ses mains sur son bleu.

— Faut bien que quelqu'un répare ce qui est cassé. Sinon, tout part en vrac.

La phrase a résonné en moi avec un écho singulier. *Réparer ce qui est cassé.* C'était exactement ma mission. C'était ce que je faisais avec Élia. Nous étions pareils, au fond. Deux réparateurs dans un monde de destructeurs.

J'ai vu là une opportunité. Il était temps de rallier ce soldat silencieux à ma cause.

— Vous avez raison, Antoine. Tout part en vrac. Et vous savez pourquoi ?

Je me suis appuyée contre l'établi, envahissant son espace, le forçant à me regarder.

— Parce qu'il y a des gens qui cassent. Des gens qui prennent plaisir à briser.

Il a froncé les sourcils, ne comprenant pas où je voulais en venir.

— Les élèves sont maladroits, a-t-il grommelé. Ce n'est pas méchant.

— Je ne parle pas des élèves, Antoine. Je parle de ceux qui devraient donner l'exemple. De ceux qui ont le pouvoir.

J'ai marqué une pause, laissant le silence s'installer.

— Je parle de Monsieur Vasseur.

À l'évocation du nom, le visage d'Antoine s'est fermé. Il a détourné les yeux vers ses outils, attrapant un tournevis qu'il s'est mis à triturer nerveusement.

— Vous voyez ce qu'il fait, n'est-ce pas ? ai-je insisté, ma voix se faisant plus pressante. Vous voyez comment il traite la petite Mercier. Comment il la terrorise ? C'est lui qui déchire les pages, Antoine. C'est lui qui abîme.

Antoine a fixé le bout de son tournevis. J'ai vu sa mâchoire se contracter. Il avait ce tic, encore. Il se mordait la lèvre.

— Philippe… ce n'est pas un mauvais bougre, a-t-il lâché d'une voix sourde.

J'ai failli rire. *Pas un mauvais bougre ?* L'expression était si désuète, si inappropriée pour qualifier le monstre froid de la salle 104.

— Pas un mauvais bougre ? ai-je répété avec une ironie mordante. Il humilie une gamine de dix-sept ans en public, mais ce n'est « pas un mauvais bougre » ? Ouvrez les yeux, Antoine. Vous confondez la camaraderie et la morale.

Il a secoué la tête, têtu.

— On était en classe ensemble. Je le connais. Il est… raide. Il n'a pas toujours été raide. Mais il est droit.

Il a relevé les yeux vers moi, et j'y ai lu une lueur de défi inhabituelle.

— C'est le seul qui ne m'a jamais regardé de haut, à l'époque. Même après… après l'accident. Il ne m'a jamais jugé alors qu'il aurait dû ! Alors je ne le jugerai pas.

C'était touchant de naïveté. C'était de la loyauté tribale. Le pacte des hommes forts, des survivants. Il défendait son ancien camarade par principe, incapable de voir la perversité derrière la rigidité.

— La droiture peut être une arme, Antoine, ai-je répliqué sèchement. Et le silence aussi. En le défendant, vous cautionnez ce qu'il fait. Vous laissez le livre se faire déchirer.

Il n'a pas répondu. Il a pris le manuel réparé. Il l'a serré contre lui, comme pour le protéger de mes mots.

— Je vais le remonter au CDI, a-t-il dit, mettant fin à la conversation. Faut qu'il retourne à sa place.

Il m'a contournée pour sortir de la loge, massif et impénétrable. Je suis restée seule quelques secondes dans l'odeur de graisse et de colle, frustrée. Il était aveugle. Sa propre dette envers le passé l'empêchait de voir le présent.

Mais ce n'était pas grave. Je n'avais pas besoin de son accord. J'avais juste besoin qu'il soit témoin. Et tôt ou tard, même lui, avec sa loyauté d'animal fidèle, finirait par voir les fissures sur l'armure du Gardien.

J'ai lissé ma jupe et je suis sortie à mon tour. La guerre continuait, avec ou sans lui.

CHAPITRE 10

Le mardi suivant, la pluie avait cessé, remplacée par un ciel bas, d'un blanc laiteux, qui donnait au monde l'aspect d'une radiographie. Il était 17 h 30. Le CDI se vidait. Je rangeais des retours de prêts, savourant le claquement rythmé des livres que je glissais sur les étagères. C'était une musique apaisante, celle de l'ordre rétabli.

Élia était là. Elle était installée à sa table habituelle, celle du fond, dissimulée par le rayon Philosophie. Elle n'avait pas bougé depuis une heure. Elle écrivait. En regardant son téléphone par moment — cette génération ne sait pas s'en passer.

Je l'observais à la dérobée entre deux rangées de dictionnaires. La jeune fille était penchée sur un petit carnet à couverture noire, bon marché, écorné aux angles. Elle écrivait avec une frénésie silencieuse, la main crispée sur son stylo, comme si elle gravait le papier plus qu'elle ne le noircissait.

Soudain, Élia a relevé la tête. Elle a regardé l'heure sur son téléphone, a sursauté, et a fourré ses affaires dans son sac en toile avec une précipitation maladroite. Elle s'est levée, a jeté son sac sur son épaule et s'est dirigée vers la sortie, tête basse.

Je l'ai suivie du regard. J'attendais un signe, un regard, une connivence. Mais Élia ne s'est pas retournée. Elle a franchi les portiques de sécurité et a disparu dans le couloir. J'ai soupiré, déçue.

Je m'apprêtais à retourner à mon bureau quand quelque chose a attiré mon attention. Sur la table du fond, une tache noire jurait sur le stratifié clair.

Le carnet. Elle l'avait oublié.

Je me suis immobilisée. Mon cœur a fait un bond désagréable dans ma poitrine, un mélange d'excitation et de culpabilité. Le règlement était clair : tout objet oublié devait être apporté à la Vie Scolaire, étiqueté, et rendu à son propriétaire. Mais le règlement ne s'appliquait pas aux âmes en péril.

Je me suis approchée de la table. Le carnet reposait là, innocent et terrible. Il était fermé. C'était une boîte de Pandore en carton bouilli. J'ai tendu la main. J'ai effleuré la couverture. Elle était tiède.

Je l'ai ouvert.

Ce n'était pas un cahier de cours. C'était un charnier.

Les premières pages étaient couvertes de dessins au stylo bille noir. Des traits violents, hachurés, qui représentaient des grilles, des barreaux, des vitres brisées. Et au milieu, des yeux. Des dizaines d'yeux qui regardaient.

J'ai tourné les pages, le souffle court. Après les dessins venaient les mots. L'écriture n'était pas celle, soignée, des lettres que je recevais. C'était une écriture défaite, une écriture de naufrage.

« Il ne mange pas de viande. Il mange de l'espace. Il grignote l'air autour de moi jusqu'à ce que j'étouffe. »

J'ai senti un frisson glacé me parcourir l'échine. J'ai tourné la page.

« Aujourd'hui, il a vérifié ma tenue. Il a dit que mon col était mal mis. Il a tendu la main. J'ai cru qu'il allait me toucher la gorge. J'ai arrêté de respirer. Il ne m'a pas touchée. Il a juste souri. Il se nourrit de ma peur. Il la boit à la paille. »

J'ai dû m'asseoir sur la chaise qu'Élia venait de quitter. Mes jambes ne me portaient plus. Ce que je lisais dépassait le harcèlement scolaire. C'était de la prédation pure.

Et puis, au milieu d'une page raturée avec rage, un mot sautait aux yeux, écrit en majuscules, encadré, souligné jusqu'à trouer le papier :

L'OGRE.

En dessous, un texte court, sans ponctuation, comme un vomissement de terreur :

« L'Ogre a faim il est propre il est bien habillé il sent le savon et le vieux papier mais sous son casque c'est une

bouche une immense bouche qui attend il veut que je sois sage que je sois tendre pour mieux me digérer il m'a dit que je devais apprendre la discipline la discipline c'est la sauce dans laquelle il va me manger. »

J'ai refermé brutalement le carnet. J'avais la nausée.

L'image de Philippe Vasseur, avec ses costumes impeccables et son obsession de l'hygiène, s'est superposée au mot « Ogre ». Tout prenait un sens monstrueux. Sa rigidité n'était pas une armure, c'était un piège à mâchoires. Il voulait des élèves « tendres ». Il voulait les briser pour les consommer.

J'ai serré le carnet contre ma poitrine. J'avais l'impression de tenir une preuve médico-légale. Ce n'était plus des allégations poétiques. C'était le journal de bord d'une victime qui documentait sa propre fin.

Je me suis levée, chancelante. Je ne pouvais pas laisser ce carnet ici. Je ne pouvais pas le rendre à la Vie Scolaire. Ils ne comprendraient pas. Ils le rendraient à Élia, ou pire, ils convoqueraient les parents et tout s'arrêterait, étouffé par l'administration. Je l'ai glissé dans mon sac à main, enfouissant l'horreur sous mes affaires personnelles.

Dehors, la nuit tombait déjà, transformant les vitres du CDI en miroirs noirs. J'y ai vu mon propre reflet, pâle, déformé.

— Je t'ai vu, l'Ogre, murmurai-je, terrifiée et fascinée par ma propre découverte. Je sais ce que tu es.

CHAPITRE II

Mon CDI avait changé de fonction. Ce n'était plus un centre de documentation, c'était un panoptique. Et j'en étais la gardienne omnisciente. Depuis ma découverte du carnet noir, quelque chose s'était brisé dans ma déontologie. Les règles de l'institution, le respect de la vie privée, la distance pédagogique : tout cela me semblait désormais dérisoire, des obstacles bureaucratiques que je devais enjamber pour accomplir ma mission sacrée.

J'avais acheté un petit carnet à spirale, moi aussi. Je le gardais dans la poche de mon cardigan, contre ma chaleur. Dès 7 h 45, j'étais à mon poste. Je ne rangeais plus les livres. Je guettais.

« 7 h 52 : Arrivée de V. Parking nord. Démarche rapide. Vérifie sa montre deux fois avant d'entrer. »

Je notais tout. Je notais ses heures de cours, ses pauses café, ses trajets vers la salle des profs. J'apprenais la mécanique du monstre par cœur. Je savais qu'il prenait son café sans sucre (signe d'une âme sèche), qu'il ne parlait à personne dans les couloirs (signe de son mépris), et qu'il passait toujours par l'escalier B pour éviter la foule (signe de sa culpabilité).

À travers la vitre de mon bocal, je le fixais avec une intensité qui aurait dû le brûler. Quand il traversait la cour,

j'analysais chaque geste. S'il remettait sa cravate en place, j'y voyais la pulsion d'étranglement. S'il tenait une règle, j'y voyais une arme.

Je ne surveillais pas seulement le bourreau. Je surveillais la victime. C'était pour son bien, me répétais-je. Pour la « protéger ». Dès qu'Élia avait une heure de permanence, je m'arrangeais pour être là. Je la suivais du regard entre les rayonnages. Si elle allait aux toilettes, je notais l'heure de sortie et l'heure de retour, angoissée à l'idée qu'elle puisse croiser l'Ogre dans un couloir désert. Je devenais l'ombre de l'ombre. Une présence suffocante, maternelle et policière.

Ce jeudi après-midi, la tension était devenue insupportable. Vasseur surveillait une épreuve de bac blanc dans l'aile ouest. Le champ était libre, mais mon angoisse ne retombait pas. J'avais besoin de contact. J'avais besoin de sceller le pacte physiquement.

J'ai repéré Élia dans l'allée des Fictions, rayon « Littérature du XIXe ». La jeune fille cherchait un livre, ou faisait semblant. Elle passait son doigt fin sur les tranches colorées, le regard vide.

J'ai quitté mon bureau. Je n'ai fait aucun bruit sur la moquette. Je me suis approchée, prédatrice bienveillante. Élia était au fond de l'allée, là où les rayonnages sont hauts et proches, formant un cul-de-sac intime. Je me suis avancée et je me suis plantée à l'entrée de l'allée. Je bouchais la sortie. Je bloquais l'issue.

Élia a tourné la tête et a sursauté violemment. Elle a plaqué son livre contre sa poitrine. Ses yeux se sont agrandis.

— Madame ?

— Chut, fis-je en posant un index sur mes lèvres.

J'ai fait un pas de plus. L'espace entre nous s'est réduit. C'était une invasion. Une violation de l'espace vital qu'aucun professeur n'aurait dû se permettre. Mais je n'étais plus une professeure.

— Je te surveille, Élia, murmurai-je avec une ferveur qui devait faire briller mes yeux derrière mes lunettes.

La jeune fille a reculé jusqu'à toucher le rayonnage métallique avec son dos. Elle semblait terrifiée. Et pour cause : la femme qui lui faisait face avait l'air illuminée, vibrante d'une énergie instable.

— Je… je ne comprends pas, a-t-elle balbutié.

— Je veille sur toi. Je note tout. Je sais quand il arrive, je sais quand il part. Il ne peut plus te surprendre. Je suis le mur entre lui et toi.

J'ai tendu la main. J'ai hésité une seconde, puis j'ai posé ma paume sur l'épaule d'Élia. J'ai senti la chair de la jeune fille se contracter sous le pull beige.

— J'ai lu ton carnet, Élia.

Son visage s'est décomposé. J'ai vu sa bouche s'entrouvrir, ses yeux se voiler de panique.

— Vous… vous l'avez lu ?

— Oui. Et j'ai vomi de chagrin pour toi. C'est fini, tout ça. Tu m'entends ?

J'ai serré les doigts sur son épaule, un peu trop fort. C'était une étreinte qui ressemblait à une capture.

— Je ne le laisserai plus t'approcher. Je ne le laisserai pas te faire du mal. Je serai ton bouclier. Si l'Ogre veut manger, il devra me mordre d'abord.

J'ai approché mon visage du sien, abolissant les dernières barrières. J'ai chuchoté, comme une conspiratrice :

— Fais-moi confiance. La vitre est ouverte.

Élia m'a regardée, les yeux immenses, humides. Elle semblait tétanisée par tant d'intensité. Elle a hoché la tête, lentement, docilement. Une petite chose fragile qui accepte la protection de la grande dame.

— Merci… a-t-elle soufflé.

J'ai relâché mon étreinte, satisfaite. J'ai reculé, libérant le passage, et je lui ai offert un sourire complice, un sourire de mère guerrière.

— Va maintenant. Je couvre tes arrières.

Élia s'est glissée hors de l'allée, frôlant mon corps, et s'est éloignée rapidement vers les tables de travail. Je suis restée seule entre les livres, le cœur gonflé d'orgueil. J'avais fait une promesse solennelle. Je me sentais héroïque.

Je n'ai pas perçu la brutalité de l'instant. Je n'ai pas réalisé que je venais de l'acculer physiquement, de lui couper toute retraite entre ces murs de métal. Dans mon esprit exalté, cette contrainte n'était pas une agression, c'était un abri. Je ne l'avais pas piégée ; je l'avais mise en sécurité. Aveuglée par ma propre ferveur, je ne voyais pas la violence de mon geste, je ne voyais que la grandeur de mon sacrifice.

CHAPITRE 12

Je ne pouvais pas garder cette horreur pour moi. Le carnet noir brûlait dans mon sac à main comme une pierre radioactive. Depuis deux jours, je relisais les pages en boucle, m'imprégnant de la terreur d'Élia, de ces dessins d'yeux qui me fixaient, de cette description clinique de « l'Ogre » qui la mangeait vivante.

Je ne pouvais plus me contenter de surveiller. Il fallait abattre la bête. Mais pour abattre une bête de cette taille, une bête protégée par l'institution, par son costume et par le silence complice des autres, je ne pouvais pas être seule. Il me fallait un bras armé.

J'ai cherché Antoine. Je savais où le trouver. Il n'était pas dans sa loge. Il était dans le couloir du sous-sol, près de la chaufferie, en train de purger un radiateur. Je l'ai vu de loin, agenouillé, tournant une petite clé avec cette patience minérale qui m'agaçait autant qu'elle me fascinait.

Je me suis approchée. Je ne marchais pas sur la pointe des pieds cette fois. Je marchais vite, talonnée par l'urgence.

— Antoine.

Il ne s'est pas retourné tout de suite. Il a fini son tour de clé, a essuyé une goutte d'eau sale avec un chiffon, et

s'est relevé lentement. Il m'a regardée avec une lassitude qui m'a semblé insolente.

— Madame Dubois.

— Il faut qu'on parle. Maintenant.

— J'ai du travail, a-t-il grommelé en ramassant sa caisse à outils.

Il a voulu me contourner, fuir comme la dernière fois. Mais je lui ai barré la route. Je me suis plantée devant lui, petite et vibrante de rage face à sa masse inerte.

— Arrêtez de fuir ! ai-je sifflé. Vous ne pouvez plus faire semblant de ne rien voir.

Il s'est arrêté, le visage fermé. Il a regardé ailleurs, fixant un point au-dessus de mon épaule.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Vous savez très bien. Vous le connaissez. Vous savez ce qu'il est.

J'ai fait un pas vers lui, réduisant l'espace, le forçant à sentir mon indignation.

— J'ai lu, Antoine. J'ai lu ce qu'il lui fait. Ce n'est pas juste de la sévérité. C'est de la destruction. Il est en train de la vider. Il la mange de l'intérieur.

Antoine a serré la poignée de sa caisse à outils. Ses jointures ont blanchi. Il a eu ce tic, encore. Il s'est mordu la lèvre.

— C'est des histoires, a-t-il murmuré, mais sa voix manquait de conviction. Philippe, il n'est pas…

— Taisez-vous !

Mon cri a résonné dans le couloir vide, ricochant sur les tuyaux de la chaufferie. Je me moquais que quelqu'un m'entende. Je voulais briser sa carapace d'indifférence.

— Arrêtez de le défendre ! Arrêtez de protéger le bourreau par… par solidarité masculine mal placée ! Aidez-moi, bon sang ! J'ai besoin de vous pour témoigner. J'ai besoin que vous disiez ce que vous avez vu l'autre jour au CDI. La terreur dans ses yeux. Vous l'avez vue !

Il a secoué la tête, obstiné, le regard rivé au sol.

— Je n'ai rien vu. J'ai vu un prof qui engueulait une élève pour un sac. C'est tout.

— C'est tout ?

J'ai senti les larmes me monter aux yeux, des larmes de frustration pure. Il était un mur. Un mur stupide et sourd.

— Vous attendez quoi, Antoine ? Vous attendez qu'il soit trop tard ? Comme la dernière fois ?

Il a relevé la tête brusquement. J'avais touché le nerf. J'ai vu une lueur de douleur passer dans ses yeux sombres, vite remplacée par une colère sourde. Mais je n'ai pas reculé. J'ai enfoncé le clou.

— Elle pourrait mourir si vous ne faites rien ! Vous m'entendez ? Elle pourrait mourir !

J'ai hurlé ces mots au visage d'Antoine. Je voulais qu'ils lui fassent mal. Je voulais qu'il voie le corps d'Élia brisé au bas d'un escalier, comme celui de Lise.

— C'est ça que vous voulez ? Une autre tombe à fleurir ? Une autre culpabilité à traîner pendant vingt ans ?

Antoine a reculé d'un pas, comme si je l'avais frappé. Il respirait fort par le nez, comme un taureau acculé. Il a ouvert la bouche, peut-être pour crier, peut-être pour avouer qu'il avait peur lui aussi.

Mais il n'a rien dit.

Il a refermé sa bouche. Il a baissé les yeux. Il s'est enfermé à double tour dans son mutisme. Il a contourné mon corps tremblant sans un mot, rasant le mur, et s'est éloigné vers l'escalier à grandes enjambées lourdes.

Je suis restée seule dans le couloir froid. J'étais hors de moi. Mes mains tremblaient tellement que j'ai dû m'appuyer contre le mur crêpé.

Il ne m'aiderait pas. Il était complice. Par lâcheté, par bêtise, par fidélité aveugle, peu importait. Il avait choisi son camp.

— Très bien, ai-je murmuré dans le silence de la chaufferie.

J'ai essuyé mes joues d'un revers de main rageur.

— Si les hommes se taisent, je crierai pour deux.

J'ai remonté l'escalier, le cœur durci comme une pierre. Je n'avais plus besoin d'alliés. J'avais ma haine, et elle suffirait à tout brûler.

CHAPITRE 13

Le vendredi s'est levé sur Montreval comme un mauvais présage. Le ciel n'était pas gris, il était jaune, d'un jaune bilieux et malsain qui annonçait l'orage ou la maladie.

Au CDI, je n'ai pas allumé les néons. J'ai laissé cette lumière soufrée envahir l'espace, donnant à mon aquarium des allures de bocal rempli de formol. Je n'avais pas dormi. La nuit avait été une longue insomnie peuplée des fantômes de mes échecs. Je revoyais le dos d'Antoine Sorel s'éloigner dans le couloir de la chaufferie. Je réentendais son silence, ce refus obstiné qui m'avait laissée seule face au danger.

Il ne m'aiderait pas. J'étais seule. Je l'avais toujours été, mais ce matin-là, ma solitude avait le poids d'une armure de plomb.

Dès huit heures, je me suis postée derrière ma vitre. J'ai attendu. J'avais besoin de voir Élia. J'avais besoin de scruter son visage pour y lire les dégâts de la veille, pour jauger combien de temps il nous restait avant que Vasseur ne finisse de la briser.

Chaque minute était une goutte d'acide. 8 h 15. La sonnerie. Le brouhaha des élèves. 8 h 30. Le silence retombe. Pas d'Élia.

J'ai essayé de travailler. J'ai pris une pile de fiches de catalogage. Mes mains tremblaient tellement que je n'arrivais pas à tenir mon stylo. J'ai fait une tache d'encre sur une fiche cartonnée. Une tache noire, irrégulière, qui ressemblait à un insecte écrasé. Je l'ai fixée longtemps, fascinée par ce présage minuscule.

Neuf heures. Toujours rien.

L'absence d'Élia n'était pas un vide, c'était une présence. C'était un trou noir qui aspirait tout l'oxygène de la pièce. D'habitude, je sentais son arrivée. Je percevais cette vibration timide, ce courant d'air froid qu'elle traînait avec elle. Aujourd'hui, l'air restait mort. Stagnant.

J'ai commencé à imaginer le pire. Et si elle ne venait plus ? Et si Vasseur l'avait tellement terrorisée qu'elle n'osait plus sortir de chez elle ? Ou pire…

Cette pensée m'a fait bondir de ma chaise. J'ai fait les cent pas dans mon bocal, incapable de tenir en place. Je frottais mes bras, transie par un froid intérieur que le chauffage poussif du lycée ne pouvait pas combattre.

10 h 15. La récréation. C'était son heure. Elle venait toujours à la récréation. Elle se glissait entre les rayons comme une ombre pour déposer ses messages, pour chercher mon regard.

J'ai collé mon front contre la vitre. J'ai vu le flot des élèves se déverser dans le couloir. J'ai cherché le pull beige. J'ai cherché la tête basse, les cheveux en rideau. J'ai vu des

rires, des bousculades, des couples qui s'enlaçaient. La vulgarité de la vie qui continue. Mais je n'ai pas vu ma noyée.

10 h 30. Le couloir s'est vidé. La sonnerie a retenti, scellant la fin de l'espoir. Elle n'était pas venue.

Une certitude glacée m'a traversé le ventre. Ce n'était pas un oubli. C'était une rupture. Quelque chose s'était passé. Le fil ténu qui nous reliait s'était tendu jusqu'au point de rupture.

Je ne pouvais plus rester là à attendre. L'attente était une torture. Je devais savoir. Je suis sortie de mon bureau. Je n'ai pas marché, j'ai glissé sur le sol, aspirée par le rayon Sciences Humaines comme par un aimant.

L'allée était déserte, baignée dans une pénombre poussiéreuse. *Psychologie des foules* était là, à sa place, sur l'étagère du bas. Il semblait plus sombre que d'habitude. Plus lourd.

Je me suis agenouillée. J'ai tendu la main. J'ai effleuré la tranche. J'ai senti une vibration. Pas celle du papier, mais celle de mon propre sang qui battait à l'extrémité de mes doigts.

J'ai tiré le livre. Il s'est ouvert tout seul, habitué à notre manège clandestin.

Il y avait quelque chose.

Ce n'était pas la feuille de cahier d'écolier habituelle, avec ses carreaux bleus rassurants et sa marge rouge. Non. C'était une feuille volante, au papier épais, grainé, presque jauni. Elle avait dû l'arracher à un vieux carnet, peut-être un journal intime qu'elle gardait caché. Le papier semblait fatigué, fragile, comme s'il portait déjà le poids des années ou des larmes.

J'ai déplié la feuille. Le bruit était sec, craquant.

L'écriture… Mon Dieu, l'écriture.

Ce n'était plus la calligraphie soignée de ses premières lettres. Ce n'était pas non plus l'écriture hachée de la colère. C'était une écriture qui s'effondrait. Les lettres penchaient dangereusement vers la droite, comme couchées par un vent violent. L'encre n'était pas bleue, mais noire, d'un noir passé, grisâtre. Certains mots étaient à peine lisibles, griffonnés dans une urgence absolue, comme si la main qui tenait le stylo luttait contre une force invisible qui voulait l'empêcher de laisser une trace.

Je n'ai pas lu tout de suite. J'ai regardé la forme du texte. Il n'y avait pas de paragraphes. C'était un bloc compact, étouffant. Un mur de mots sans respiration.

J'ai pris une inspiration tremblante, et j'ai plongé.

« Je suis au bord. Je croyais pouvoir tenir le mur, mais le mur s'effrite sous mes doigts. Il n'y a plus de prise. Il n'y a plus d'oxygène ici. Chaque respiration est une coupure de rasoir dans ma gorge. Je regarde en bas et le vide ne me

fait plus peur. Il m'appelle. Il a une voix douce, bien plus douce que le vacarme du monde, bien plus douce que le silence des couloirs. »

J'ai dû m'asseoir par terre, mes jambes se dérobant sous moi. La moquette rêche m'a éraflé les genoux, mais je ne l'ai pas sentie.

« Pourquoi lutter contre la gravité quand on est déjà cassé ? À quoi bon recoller les morceaux si c'est pour qu'ils se disloquent au moindre choc ? Je suis fatigué de faire semblant d'être solide. Je suis fatigué de porter ce masque qui me brûle la peau. Je ne veux plus être un morceau de verre qui attend l'impact. Je veux être la poussière. Juste de la poussière. Invisible. Insaisissable. Apaisée. »

Les larmes ont brouillé ma vue, tombant sur le papier précieux. J'ai essuyé mes yeux d'un geste rageur. Je ne devais pas perdre un mot. Je devais boire ce calice jusqu'à la lie.

« Pardon. Pardon de ne pas être assez fort. Pardon de lâcher prise. Je sais que tu voulais que je tienne. Mais mes mains glissent. Bientôt, je vais laisser le froid entrer pour de bon. Je ne fermerai pas la fenêtre. Je vais éteindre la lumière. Adieu. »

« Adieu. »

Le mot était là, posé en bas de la page, minuscule, définitif. Il n'y avait pas de signature. Pas de « M. », pas de « É. » Juste cet adieu nu.

J'ai relu la dernière phrase. *« Ce soir, je laisserai le froid entrer pour de bon. Je vais éteindre la lumière. »*

Une horreur absolue m'a saisie. Ce n'était pas une métaphore. Ce n'était pas de la poésie. C'était un programme.

Elle parlait de « bientôt ». Mais dans la langue des désespérés, « bientôt » est une échéance qui peut basculer à chaque seconde. « Éteindre la lumière »… Je revoyais le visage d'Élia, sa pâleur, ses yeux cernés. Je repensais à notre dernière conversation, à ce moment où elle m'avait dit que je l'empêchais de se durcir.

J'avais cru qu'elle me rejetait. Je m'étais trompée. Elle ne me rejetait pas. Elle me disait adieu. Elle s'éloignait pour ne pas m'éclabousser avec son sang.

« Je veux être la poussière. »

Cette phrase m'a transpercée. C'était la reddition totale. L'Ogre avait gagné. Il l'avait vidée de toute volonté de vivre. Il l'avait convaincue qu'elle n'était rien, qu'une erreur à effacer.

Une rage volcanique a remplacé ma terreur. Une rage qui partait du ventre et qui me brûlait la gorge.

— Non, ai-je sifflé entre mes dents. Tu ne gagneras pas.

J'ai froissé la lettre dans mon poing. Je sentais le papier craquer, fragile et cassant comme des os d'oiseau. C'était une preuve. C'était un testament.

Je me suis relevée avec difficulté, comme une vieille femme. Mes articulations étaient raides. Mais une fois debout, une énergie nouvelle m'a envahie. L'énergie du désespoir.

Je ne pouvais plus attendre. Je ne pouvais plus ruser, enquêter, monter des dossiers. Le temps du papier était révolu. C'était le temps du sang.

Si elle voulait « éteindre la lumière », je devais, moi, provoquer un incendie. Je devais brûler le monstre pour que la fumée la fasse sortir de sa cachette. Je devais lui offrir un sacrifice tellement spectaculaire qu'elle serait obligée de rester en vie pour le voir.

J'ai regardé ma montre. 10 h 45. Vasseur était en cours. Il était là-haut, dans sa tour d'ivoire, en train de pontifier devant d'autres victimes, ignorant qu'il venait de signer son arrêt de mort.

J'ai sorti la lettre de ma main, je l'ai lissée grossièrement contre ma cuisse, et je l'ai fourrée dans ma poche. Je sentais sa chaleur contre ma peau. C'était le cœur battant d'Élia que je portais.

Je suis sortie de l'allée. Je n'ai pas pris le temps de fermer le CDI. Je n'ai pas pris mon sac. Je n'ai même pas vérifié si mes lunettes étaient droites. Je n'avais plus besoin de voir clair. Je voyais rouge.

J'ai franchi la porte à battants d'un coup d'épaule violent. Le couloir s'ouvrait devant moi, long, vide, silencieux. C'était la piste de décollage de ma vengeance.

— J'arrive, Élia, ai-je murmuré. Ne saute pas. J'arrive.

Et je me suis mise à courir.

CHAPITRE 14

Une pensée fulgurante m'a traversée, glaciale : *Et si c'était trop tard ?*

Dénoncer Vasseur maintenant, c'était punir le coupable, mais ça ne sauvait pas la victime. Si Élia était en train de « laisser le froid entrer » quelque part dans le lycée, chaque seconde passée dans un bureau administratif à remplir des formulaires la rapprochait de la fin. Je ne pouvais pas perdre de temps avec la bureaucratie. Je devais d'abord la trouver. Vivante.

J'ai fait volte-face. J'ai tourné le dos à l'administration pour plonger dans les entrailles du lycée. J'ai commencé une traque fiévreuse, méthodique, désespérée.

J'ai fouillé le bâtiment comme on fouille un corps malade. J'ai commencé par les toilettes du deuxième étage. J'ai poussé les portes des cabines une à une, le cœur au bord des lèvres, terrifiée à l'idée de trouver des pieds qui ne touchent plus le sol.

Rien. Juste des graffitis au feutre noir, des insultes gravées dans la peinture écaillée et l'odeur piquante de l'eau de Javel.

Je suis descendue vers l'aile des Sciences. J'ai regardé par les hublots des laboratoires. Des élèves en blouse

blanche manipulaient des éprouvettes avec une insouciance qui me donnait envie de hurler. Ils riaient. Ils vivaient. Ils ne savaient pas qu'une tragédie se jouait à quelques mètres d'eux.

Pas d'Élia.

Je suis descendue au sous-sol, près des casiers. Le bruit y était assourdissant. J'ai croisé une surveillante, Nadia, qui pianotait sur son téléphone, adossée à un pilier. Je l'ai agrippée par le bras, mes ongles s'enfonçant sans doute un peu trop dans la laine de son gilet.

— Vous avez vu Élia Mercier ?

Elle a sursauté, surprise par ma véhémence. Elle a retiré son écouteur, me dévisageant comme si j'étais folle.

— Euh… la petite blonde de Première ? Non. Pourquoi ? Elle a séché ?

— Si vous la voyez, vous m'appelez. Tout de suite. C'est une urgence absolue.

Je ne lui ai pas laissé le temps de poser d'autres questions. Je suis repartie. J'ai traversé la cour sous la pluie fine qui recommençait à tomber, me collant les cheveux au front. J'ai cherché dans les coins morts, derrière le gymnase, là où les élèves vont fumer pour se cacher du monde.

Il n'y avait personne. Juste des mégots écrasés dans les flaques et le vent qui sifflait entre les murs de béton.

Les heures ont passé, floues, déformées par mon angoisse. 14 heures a sonné, puis 15 heures. J'ai raté mon déjeuner. Je n'ai pas bu une goutte d'eau. Je marchais, je montais les escaliers, je les redescendais, hantée par la phrase de la lettre : *« Je vais éteindre la lumière. »*

Où était-elle ? Chez elle ? Non, la lettre disait *« ici ». « Il n'y a plus d'oxygène ici. »* Elle était là. Quelque part. Cachée dans un interstice que je ne connaissais pas, recroquevillée dans le noir, attendant la fin.

J'ai interrogé des élèves au hasard dans les couloirs lors des interclasses.

— Vous avez vu Élia Mercier ?

Ils haussaient les épaules, me regardaient avec cet air bovin des adolescents dérangés dans leur léthargie.

— Non, m'dame. Pas vue.

Personne ne l'avait vue. Elle s'était volatilisée. C'était comme si le lycée l'avait avalée, digérée. Elle était devenue transparente, comme elle l'avait prédit. *« Je veux être la poussière. »*

16 h 30. La sonnerie de la fin des cours a retenti, lugubre. Le glas.

Le lycée a commencé à se vider pour de bon. Le bruit a reflué vers les grilles de sortie, laissant la place à ce silence de béton que je connaissais si bien, mais qui me semblait aujourd'hui plus menaçant que jamais. La nuit tombait vite, avalant les couloirs.

J'étais épuisée. Mes jambes tremblaient, mes pieds me brûlaient dans mes talons. J'avais échoué. Je ne l'avais pas trouvée. Peut-être était-il déjà trop tard. Peut-être que demain, on la retrouverait froide dans un recoin oublié.

Je suis retournée au CDI, vaincue. Je marchais comme une somnambule, longeant les murs. J'allais récupérer mes affaires, fermer mon bocal, et peut-être appeler la police. Je ne pouvais plus gérer ça seule. C'était trop lourd pour mes épaules.

J'ai poussé la porte à battants. Le CDI était plongé dans la pénombre. Seule la lumière des lampadaires de la cour filtrait à travers les baies vitrées, dessinant des rectangles orange et spectraux sur la moquette.

L'odeur des livres, d'habitude si rassurante, me prit à la gorge. Une odeur de poussière et de temps mort.

Je me suis dirigée vers mon bureau vitré pour prendre mon sac. Je voulais fuir cet endroit. Et je me suis arrêtée net. Sur mon sous-main, bien en évidence au centre du cuir vert, il y avait quelque chose. Une enveloppe.

Ce n'était pas une feuille volante cette fois. C'était une enveloppe kraft épaisse, format A4, scellée. Elle n'y était

pas ce matin. Elle n'y était pas quand je suis partie en courant. Quelqu'un l'avait déposée pendant ma ronde folle. J'ai regardé autour de moi, scrutant l'ombre des rayonnages.

— Élia ? ai-je appelé.

Ma voix s'est brisée dans le silence. Personne n'a répondu.

Je me suis approchée du bureau, le cœur battant à tout rompre. J'ai tendu la main vers l'enveloppe. Elle était lourde. Épaisse. Elle était revenue. Elle était vivante. Ou alors… c'était son testament complet. L'explication finale avant le grand saut.

J'ai caressé le papier kraft rugueux. Il n'y avait aucun nom dessus. Juste cette présence massive, posée là comme une bombe à retardement. Je me suis laissée tomber dans mon fauteuil, à bout de forces, les yeux rivés sur l'enveloppe. Je devais l'ouvrir. Je devais savoir. Mais mes mains refusaient de bouger, tétanisées par la peur de ce que j'allais y lire.

CHAPITRE 15

J'ai déchiré le papier kraft. Le bruit a claqué dans le silence du CDI comme un os qui rompt.

Mes mains tremblaient, mais pas de peur. Elles tremblaient de cette impatience terrible qui précède les catastrophes. J'ai renversé l'enveloppe sur le sous-main. Une liasse de feuilles est tombée. Ce n'était pas le papier jauni et ranci de ce matin. C'était du papier d'écolier, à carreaux, arraché à un cahier spiral.

Il y avait des pages et des pages. Une écriture dense, serrée, sans ratures. Une écriture chirurgicale.

J'ai allumé ma lampe de bureau. Le cercle de lumière a frappé le premier feuillet. J'ai commencé à lire.

Dès la première phrase, j'ai su.

Ce n'était pas une lettre d'adieu. Ce n'était pas un poème sur le vide ou la poussière. C'était un rapport. Un procès-verbal dressé par la victime elle-même.

Je n'ai pas lu les mots, je les ai reçus. Ils me frappaient au visage, l'un après l'autre, avec la violence de coups de poing. « La Serre ». « Le froid ». « La ceinture ».

Je me suis levée. Ma chaise a reculé dans un grincement aigu, mais je ne l'ai pas entendu. Le monde autour de moi

avait disparu. Il n'y avait plus de CDI, plus de pluie, plus de lycée. Il n'y avait que l'horreur pure qui se dégageait de ces feuilles.

Je voyais. Je voyais la scène décrite avec une précision insoutenable. Je voyais l'enfant à genoux. Je voyais l'homme debout. Je voyais les gestes, banals, sales, mécaniques.

J'ai eu un haut-le-cœur. J'ai dû poser mes deux mains à plat sur le bureau pour ne pas tomber.

— Le monstre… ai-je soufflé.

Ce n'était plus une métaphore. Vasseur n'était pas un « Gardien » rigide qui brisait les âmes par sa froideur. C'était un prédateur. Un criminel sexuel caché derrière une cravate.

J'ai regardé l'heure. 16 h 45. Il était encore là. Il traînait souvent en salle des profs ou dans son bureau après les cours.

Une mutation s'est opérée en moi. La peur a disparu. L'angoisse pour Élia s'est vitrifiée pour devenir une arme. Je n'étais plus la documentaliste inquiète qui cherchait une élève disparue. J'étais la Némésis. J'étais la main de la justice qui allait s'abattre.

J'ai rassemblé les feuilles. Je ne les ai pas remises dans l'enveloppe. Je voulais qu'elles soient prêtes. Je les ai serrées dans mon poing gauche, les froissant à peine.

Je suis sortie du bocal. Je n'ai pas couru. On ne court pas pour aller rendre la justice. On marche.

J'ai traversé le CDI, le couloir, le hall. Mes talons martelaient le sol avec un rythme lourd, implacable. *Boum. Boum. Boum.* C'était le bruit du destin qui arrivait.

Je suis arrivée devant l'administration. La secrétaire, Madame Harel, rangeait ses affaires. Elle a levé la tête, a vu mon visage, et s'est figée. Elle n'a pas osé me parler. Elle a vu que je ne m'arrêterais pas.

Je me suis dirigée vers la porte capitonnée. *M. Le Proviseur.*

J'ai entendu des voix à l'intérieur. Une voix basse, conciliante — celle de Delorme. Et une autre voix, plus sèche, plus coupante.

La sienne.

Il était là. Le hasard n'existait plus. C'était écrit. Il fallait qu'il soit là pour recevoir la foudre.

Je n'ai pas frappé. J'ai saisi la poignée et j'ai poussé le battant de toutes mes forces. La porte a cogné contre la butée avec un fracas de tonnerre.

Ils ont sursauté tous les deux.

Le bureau était plongé dans une demi-pénombre feutrée, une ambiance de club anglais qui puait le compromis et la lâcheté. Delorme était assis derrière son

bureau massif. Vasseur était dans le fauteuil visiteur, de dos.

Il s'est retourné lentement. Il avait ce visage cireux, ce regard vide que je lui connaissais, cette arrogance de l'intouchable.

— Madame Dubois ? a commencé le Proviseur, se levant à moitié. Je suis en entretien, vous ne pouvez pas…

— Taisez-vous !

Mon cri a claqué comme un fouet. Delorme s'est rassis, bouche bée. Il n'avait jamais vu cette femme-là. Il n'avait jamais vu la fureur pure.

Je ne l'ai pas regardé. J'ai marché droit sur Vasseur. Je suis entrée dans son espace, violant cette distance de sécurité qu'il chérissait tant. Je l'ai surplombé.

Il a levé les yeux vers moi. J'ai vu ses pupilles se dilater. Il a vu les feuilles dans ma main. Et il a compris.

J'ai vu la compréhension traverser son visage comme une fissure sur un pare-brise. Il n'a pas posé de question. Il n'a pas froncé les sourcils. Il a blêmi. Une décoloration totale, effrayante, qui a vidé son visage de tout sang en une fraction de seconde.

— Tu croyais qu'elle allait se taire ? ai-je sifflé, ma voix tremblant de haine. Tu croyais que tu pouvais l'écraser dans le noir, dans la « Serre », et qu'elle ne dirait rien ?

Vasseur a ouvert la bouche. Aucun son n'est sorti. Juste un petit claquement humide. Il a porté la main à sa cravate, tirant dessus comme s'il étouffait.

— Elle a tout écrit, Philippe. Tout.

J'ai levé la liasse de papiers, la brandissant comme une sentence de mort.

— Chaque geste. Chaque mot. Chaque seconde de ce que tu lui as fait.

Vasseur s'est effondré. Littéralement. Son corps a semblé se liquéfier dans le fauteuil. Ses épaules sont tombées, sa tête a basculé en arrière, ses mains sont retombées inertes le long des accoudoirs. Il n'était plus un homme. Il était un tas de vêtements gris. Un pantin dont on avait coupé les fils.

Il regardait les feuilles avec une terreur absolue. La terreur de l'animal pris au piège.

— C'est… a-t-il bégayé.

— C'est ton œuvre, ai-je coupé. Et je vais la lire.

Je me suis tournée vers Delorme, qui nous regardait avec des yeux ronds, horrifié.

— Écoutez bien, Monsieur le Proviseur. Écoutez ce que ce monstre a fait dans votre lycée.

J'ai déplié le premier feuillet. Mes mains ne tremblaient plus. J'étais calme. D'un calme terrifiant.

J'ai pris une inspiration. Et j'ai commencé à lire.

CHAPITRE 16

Ma voix n'a pas tremblé. Elle s'est élevée dans le silence feutré du bureau, blanche, mécanique, dénuée de toute émotion humaine. Je n'étais pas une lectrice. J'étais un haut-parleur.

« À toi qui es passée de l'autre côté. J'ai mis des jours à écrire ça. Des jours à frotter ma peau sous la douche pour essayer d'enlever l'odeur. Mais l'odeur est sous l'épiderme. C'était lundi. Il était 17 heures. Le lycée était une cage thoracique qui aspirait violemment sa première bouffée d'oxygène. »

J'ai vu Delorme grimacer. La précision temporelle rendait la chose réelle, indiscutable. Ce n'était pas un délire, c'était un fait daté.

« Je suis passée par la Serre. C'était le chemin le plus court. Mais une porte s'est ouverte. Je n'ai pas entendu ses pas. Il porte des semelles de caoutchouc, une matière molle, silencieuse. Il est entré et il a poussé le verrou. Le clic a été minuscule, mais il a résonné dans mon crâne avec la violence d'une détonation. »

Vasseur a fermé les yeux. Il a posé ses coudes sur ses genoux et s'est pris la tête entre les mains. Il ne bougeait plus. Il écoutait ce récit avec un tel accablement qu'on

aurait pu croire qu'il écoutait une scène qui n'avait pourtant jamais eu lieu, il espérant du moins que c'est ce qu'en pensent les autres.

« Il m'a regardée. Il a souri. Un sourire lent, cruel, qui a plissé les coins de ses yeux. Il ne calculait pas seulement, il savourait. Il savait qu'il allait me briser et ça l'excitait. Il a dit : "Regarde-toi. Tu te crois encore pouvoir te défendre contre moi, maintenant ? Tu n'es rien. Juste une petite chose fragile que je vais écraser." Il jubilait. Il prenait un plaisir physique à me voir trembler. J'ai voulu crier, mais j'ai pensé : "Si je crie, il serre." Alors je me suis tue. J'ai avalé ma voix. »

Je marquais les pauses. Je voulais que chaque mot pèse son poids de plomb.

« Il a posé ses mains sur mes épaules. Des mains lourdes. Des étaux de chair. Il a dit : "On va voir si tu es aussi raide que tu en as l'air." Ensuite, le temps s'est brisé. Le bruit de la ceinture. Le cuir qui siffle en sortant des passants. Le choc de mes genoux qui heurtent le sol. Le froid du carrelage contre ma peau nue. »

Delorme a émis un petit bruit étranglé. Il était blanc comme un linge. Il regardait son collègue, son ami peut-être, se transformer en monstre sous mes mots.

J'ai jeté un regard à Vasseur. Je m'attendais à une explosion, à des cris d'indignation : « C'est faux ! Je n'ai jamais fait ça ! » Mais il n'y avait rien. Pas un mot, pas un

geste de défense. Il s'affaissait sur son siège, comme vidé de son squelette. Sa peau avait pris une teinte grise, cadavérique. Il ne regardait personne, ni moi ni Delorme. Il semblait pétrifié par l'horreur de ce qu'il entendait, incapable d'opposer la moindre résistance. Ce silence absolu, cette démission totale, me frappait plus qu'un aveu. Il ne se battait pas parce qu'il savait qu'il était vaincu. Il s'effritait sous le poids de sa propre monstruosité.

« Ce n'était pas une douleur humaine. C'était une effraction. Comme si on enfonçait un pieu sale dans une terre gelée. Il m'a ouverte. Il a déchiré l'enveloppe. J'ai regardé le néon au plafond. Il grésillait. Il y avait un insecte piégé dans le globe en plastique. Je suis devenue cet insecte. J'ai vu une fille à genoux, un pantin désarticulé dont on a coupé les fils. J'ai vu un homme debout derrière elle, haletant, mécanique, un piston de chair qui besognait le vide avec une régularité obscène. »

L'air dans le bureau était devenu irrespirable. Lourd, poisseux. Une odeur de sueur froide.

« Il a grogné. C'était fini. Il s'est reculé. Il a remonté son pantalon avec des gestes calmes, quotidiens. Comme s'il venait de pisser contre un mur. Il m'a regardée une dernière fois, moi qui étais en tas sur le carrelage. Il a dit : "T'es qu'une merde, en fait." »

J'ai craché cette phrase. *T'es qu'une merde, en fait.*

« Je suis rentrée chez moi. Je n'ai rien dit. J'ai eu peur qu'en ouvrant la bouche, la saleté ne sorte. J'ai attendu que ça passe. Mais ça ne passe pas. Je suis la tache sur le sol de la Serre. Je suis l'insecte dans le néon. Et j'attends que quelqu'un vienne éteindre la lumière. »

J'ai laissé tomber la main qui tenait les feuilles. Elles ont frôlé ma cuisse dans un bruissement sec.

Le silence qui a suivi était absolu. Un silence de fin du monde.

J'ai relevé la tête. J'avais le souffle court. J'ai regardé Vasseur.

Il n'avait pas bougé. Il était toujours prostré, la tête dans les mains. Mais j'ai vu ses épaules. Elles tressautaient. Un tremblement infime, rythmique. Puis j'ai entendu le bruit. Un bruit mouillé, rauque. Il pleurait.

Il ne pleurait pas comme un homme qui demande pardon. Il pleurait comme un homme qui se brise.

— Voilà, ai-je dit. Voilà pourquoi elle ne parlait pas. Voilà ce qu'il a fait, lundi soir, pendant que nous rentrions tranquillement chez nous.

Je me suis reculée. J'avais l'impression d'être sale. Les mots m'avaient contaminée.

— Appelez la police, Michel, ai-je ordonné d'une voix éteinte.

Delorme a hoché la tête, lentement, comme un automate. Il a tendu une main tremblante vers le téléphone.

À cet instant précis, on a frappé à la porte.

Trois coups. Petits. Hésitants.

Nous nous sommes figés. Delorme a suspendu son geste. Vasseur a cessé de sangloter, restant figé dans sa posture de défaite.

La porte s'est entrouverte doucement, dans un grincement qui m'a semblé durer une éternité.

Et elle est apparue.

Élia.

Elle était là, dans l'encadrement, serrant son sac contre sa poitrine. Elle portait son grand pull, ses cheveux tombaient devant ses yeux. Elle semblait minuscule, perdue.

Elle a levé les yeux. Elle a vu la scène.

Elle a vu le Proviseur blême, la main sur le téléphone. Elle m'a vue, debout, vibrante de rage justicière, les feuillets de son « récit » éparpillés sur le bureau. Et elle a vu Vasseur. L'homme effondré, détruit, le visage caché dans ses mains, réduit à l'état de débris par les mots qu'elle avait écrits.

Le temps s'est arrêté.

Vasseur, sentant une présence, a relevé la tête lentement. Son visage était ravagé, rouge, méconnaissable. Ses yeux noyés ont croisé ceux d'Élia.

J'ai cru qu'elle allait crier. Qu'elle allait s'enfuir en voyant son bourreau. Ou qu'elle allait se jeter dans mes bras.

Mais elle n'a rien fait de tout cela.

Elle est restée immobile sur le seuil. Elle a soutenu le regard de l'homme qu'elle venait d'abattre. Et pendant une fraction de seconde, j'ai vu quelque chose passer dans ses yeux clairs.

Ce n'était pas de la peur. Ce n'était pas du soulagement.

C'était une reconnaissance. Comme si elle contemplait son œuvre.

— Je… je voulais juste m'excuser pour mon retard, a-t-elle murmuré d'une voix de petite fille brisée.

La phrase était absurde, dérisoire face au cataclysme ambiant. Elle arrivait au pire moment possible, ou au meilleur, selon qui tenait la plume.

Vasseur a émis un râle, un son inarticulé, et a replongé sa tête dans ses mains, incapable de soutenir la vue de sa « victime ».

Je me suis précipitée vers elle.

— Élia ! Mon Dieu, tu es là… Ne reste pas ici. Viens.

Je l'ai attrapée par les épaules, je l'ai tournée vers le couloir pour la soustraire à la vue du monstre. Je voulais la protéger. Je ne voyais pas qu'elle n'avait pas besoin de protection.

En la poussant doucement vers la sortie, j'ai senti son corps. Il n'était pas tendu par la terreur. Il était souple. Relâché.

Apaisé.